

NEWS D'ILL

MAGAZINE D'INFORMATION RÉGIONALE

JUIN 2008 - N°94 - 3 EUROS - 30 RMB

龙的成长季



三十岁了
独生子女一代

En 30 ans, le contrôle des naissances a bouleversé
les structures familiales et sociales chinoises.

Entraîné pour la compétition,

l'enfant unique

réinvente ses repères à la vitesse de la croissance.

La mue de l'écrevisse



Région Alsace

plus proche de vous

Construire, aménager, rénover et entretenir les lycées est une priorité absolue pour la Région Alsace. Elle dépense chaque jour près de 200 000 euros pour les lycéens de notre région.

Investir en faveur de liaisons régionales plus rapides, rendre les TER plus attrayants, les gares plus accessibles et les horaires mieux adaptés, telles sont les principales missions de la Région en matière de transport ferroviaire. La Région y parvient notamment en donnant la parole aux usagers lors des Comités Locaux d'Animation de Ligne.

Promouvoir la création et la transmission d'entreprises, faciliter le démarrage et la réussite des projets innovants ou de haute technologie, autant d'exemples d'orientations conduites par la Région Alsace en matière d'aides aux entreprises alsaciennes.

Donner aux salariés alsaciens la possibilité de suivre, en dehors ou sur le temps de travail, un cycle de formation validé par un diplôme, c'est une façon pour la Région Alsace de répondre aux demandes individuelles des salariés en recherche d'une nouvelle qualification.

www.region-alsace.eu



NEWS D'ILL

CENTRE UNIVERSITAIRE
D'ENSEIGNEMENT DU
JOURNALISME

Université Robert Schuman
11, rue du Maréchal Juin
BP 13 - 67043 Strasbourg
Tél : 03 88 14 45 34
E-mail : redactions@cuej.
u-strasbg.fr

Directeur de la publication : Alain Chanel

Encadrement : Alain Chanel, Xavier Delcourt, Sophie Dufau, Alain Peter, Stéphanie Peurière

Rédacteur en chef : Loup Besmond de Senneville

Responsable iconographique : Louise Fessard

Photo de Une : Louise Fessard/CUEJ

Réalisation : Manon Aubel, Roman Bernard, Loup Besmond de Senneville, Marion Bonnet, Sarah Brock, Pierre Demoux, Dorothée Doublet, Louise Fessard, Arthur Frayer, Ratiba Hamzaoui, Guillemette Jolain, Dave Kouliche, Pierre-Louis Lensel, Liang Sifan, Guilhem Martin Saint-Léon, Fabien Mollon, Mathilde Morandi, Victor Nicolas, Anne-Louise Sautreuil, Solina Prak, Tiphaine Reynaud, Maria Wimmer

Infographies : Fabien Mollon et Alain Peter

Photogravure : Shanghai Arrow

Visual Design and Producing

Impression : Print Station, Shanghai

POUR LA TÉLÉVISION :

ENCADREMENT : Manuel Halliez, Eric Schings, Joël Turlin

ÉTUDIANTS : Julie Algré, Katleen Bilas, Eloïse Bruzat, Mihaela Carbutaru, Stéphanie de Silguy, Claire Exbrayat, Christiane Kleer, Magali Kreuzer, Frédéric Lorenzon, Fanny Lothaire, Rachel Marusak, Nadja Roell

POUR LA RADIO :

ENCADREMENT : Lionel Thompson
ÉTUDIANTS : Fabien Benoît, Aude Bouilly, Elina Bouchet, Emmanuelle Ferrandini, Mathieu Herry, Rachel Knaebel, Gaëlle Laleix, Florent Potier, Annabel Walker

AVEC LE CONCOURS

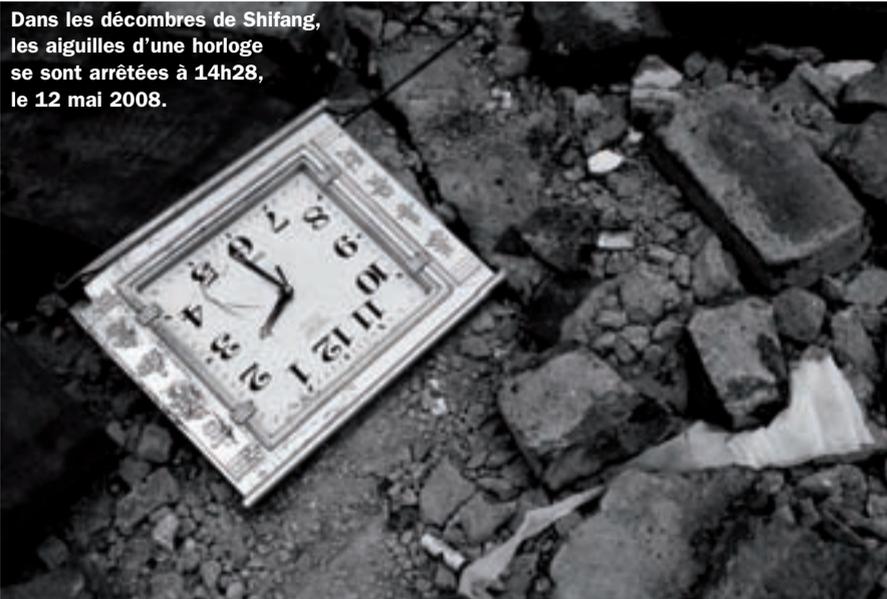
des étudiants chinois du
Département de journalisme de
l'Institut art et communication et
de l'Institut d'urbanisme et
d'architecture de l'université

Tongji : Chen Mengshu, Chen Xi, Deng Yao, Dong Xuefeng, Fan Qirong, Fang Fan, Guo Bingfei, Hu Linying, Jang Songmin, Li Xialu, Lin Yanzan, Liu Xinxin, Nin Yanyan, Su Shu, Sun Li, Sun Shuo, Tao Li, Wang Duo, Wang Shiran, Zeng Xiaojuan, Xin Xin, Zhang Hui, Zhang Yiqing, Zhou Jing ; de l'Université normale de l'Est de la Chine : Chen Qi, Huang Wei, Guo Mengru, Lan Hui, Tang Xiaoyan ; de la Faculté de journalisme de Fudan : Tang Lei, Wu Xia ; et Gu Yin, du consulat de France à Shanghai

REMERCIEMENTS

Pour la cinquième année consécutive, le CUEJ a installé le dernier semestre du parcours de formation de ses étudiants à Shanghai. Merci à tous les étudiants chinois qui pendant un mois nous ont permis d'aller à la rencontre de la génération de l'enfant unique, et de construire nos magazines. Merci au vice-président des relations extérieures de l'université Tongji pour la compréhension active qu'il a manifestée pour notre projet. Merci aux responsables de l'Institut art et communication de Tongji pour l'aide précieuse apportée dans la résolution de questions logistiques. Merci enfin au professeur Zhou Jian qui, une fois encore, a mis à notre disposition les locaux de nos salles de rédaction. En toute liberté et confiance.

Dans les décombres de Shifang,
les aiguilles d'une horloge
se sont arrêtées à 14h28,
le 12 mai 2008.



Instant unique

L'enfant, l'enfant roi, l'unique enfant de l'enfant unique, celui sur lequel repose le sommet d'une pyramide des âges semblable à un tronc élagué de ses branches. Nous avons imaginé le saisir dans sa jeunesse, au cours de ces années où, entré dans l'arène, dix ans de compétition l'attendent pour construire sa destinée. Et puis, là-bas, au nord-ouest de cette province où, sur les rives du Yangzi, nous l'avions croisé

regagnant après l'école la ferme familiale tenue par les grands-parents en l'absence de ses parents partis chercher fortune à la ville, là-bas, au Sichuan, la terre à tremblé. 10 000, peut-être 15 000 enfants ont péri, victimes de la nature et d'écoles fragilisées par la pauvreté et la corruption ordinaires. Et avec eux, souvent, l'unique richesse, le seul trésor de leurs parents, s'est évanoui. Pauvre trésor. Sa valeur a été fixée : pour les parents de 50 ans dont il était l'espérance et l'assurance, ce

sera cinq euros par mois pour le restant de leurs jours.

A Shanghai, où, plus que les tours, les esprits et les cœurs ont été ébranlés, les gestes et les manifestations de solidarité se sont multipliés. Les larmes du chauffeur de taxi figé dans son trajet pendant la minute de silence du recueillement national ont donné chair au verbe de l'étudiante : « C'est la première fois dans l'histoire de la Chine que le peuple pleure pour le peuple. »

Alain Chanel

Sommaire

Tremblement de terre

Le Sichuan a tremblé, les Shanghaiens ont été secoués. Retour sur la catastrophe et les actions de soutien. Wang Shiran, étudiant dont les parents survivent dans une ville détruite, témoigne : extraits de son blog. **Pages 4 à 7**



Joël Turlin/CUEJ

Quelques repères

Page 9

Gavroche ou petit prince

Les enfants de migrants goûtent à une éducation plus libre que leurs parents. Autre classe sociale, autre origine : l'enfant unique shanghaien, programmé pour le succès, à un emploi du temps de ministre. **Pages 10 et 11**

La fac ou chauffeur de taxi

Pour avoir son rôle à jouer dans la mégapole, l'un des passages quasi obligés est le concours d'entrée à l'université. Pour les autres, il s'agit de faire ses preuves en tant que coiffeur, serveuse, etc. **Pages 12 à 15**



Marion Bonnet/CUEJ

Pas de sphère privée

L'habitat collectif est la norme. Les étudiants s'entassent dans les dortoirs des campus, les mingongs dans les baraques de chantier. **Pages 16 et 17**

Être quelqu'un

Se façonner une identité : un défi après une enfance prémâchée. Tirillés entre ce qu'on attend d'eux et leurs aspirations, certains doutent. D'autres trouvent leur voie dans la religion ou le Parti. **Pages 18 à 21**

Ma vie sexuelle

Les rencontres se font à la fac, au karaoké, dans les bars gays ou sur le web. Le sexe est encore un sujet tabou, mais certains en parlent sans détours. **Pages 22 à 25**

Trouver un travail

Le marché de l'emploi se resserre, les diplômés se dévalorisent. Les relations et l'expérience à l'étranger sont des atouts précieux, et la fonction publique attire. **Pages 26 et 27**

Pas pressés

Le mariage ? Pas maintenant. Un enfant ? On verra. Les jeunes Shanghaiens ne veulent pas se ranger tout de suite. **Pages 28 à 30**



Louise Fessard/CUEJ

Un beau mariage

Les couples sont pressés par leurs parents de convoler dans les règles. Après le « oui » officiel, il faut encore attendre la cérémonie, parfois deux ans plus tard, pour s'installer sous le même toit. **Pages 31 à 33**

Pour mon enfant, je veux...

Réussir professionnellement et gagner beaucoup d'argent, ce n'est pas qu'une ambition personnelle. C'est surtout la condition pour offrir à son enfant la meilleure éducation possible, à Shanghai ou dans la campagne où il est resté auprès des grands-parents. **Pages 34 à 37**

Un moment clé

Au pays de l'enfant unique, l'accouchement revêt une importance particulière. Chen Ruiying, 30 ans, est gynécologue obstétricienne : elle perçoit au quotidien les désirs et frustrations des futurs parents. **Page 38**



Joël Turini (CUE)

« Deuil national - Le cri », titre le *Shanghai Morning Post*, le 20 mai. Sur sa pancarte, le jeune homme a écrit : « Résiste Wenchuan (épicentre du séisme), Courage la Chine ».

12/05/2008 - 14h28

Le Sichuan a tremblé

C'EST au septième jour après la mort qu'ici, par tradition, une cérémonie est organisée pour pacifier l'esprit du défunt. Au matin du 19 mai, les drapeaux sont en berne, la Une de tous les journaux est imprimée en noir et blanc, tous les divertissements sont suspendus. Pendant trois jours, toute la Chine est en deuil. Au fil des heures de la semaine précédente, l'ampleur du tremblement de terre qui, le 12 mai, a ravagé le Sichuan, une région grande comme l'Espagne, n'a cessé de grandir. Par internet et portable, chacun s'informe et informe. En continu, la télévision rapporte en direct la progression des secours civils et militaires et la détresse de ceux qui ont tout perdu. Des répliques de forte amplitude jettent dans les rues une population que guette le risque d'épidémie. L'eau est souillée, les conditions sanitaires se dégradent, la pluie incessante aggrave les glissements de terrain. Des barrages de roches et de boue créent de menaçants lacs artificiels : les risques de pollution chimique et radioactive, dus à la destruction de nombreuses usines sont au maximum.

Au 1^{er} juin, le bilan s'élevait, selon les sources chinoises, à près de 90 000 morts et disparus, 5 millions de réfugiés, 15 millions de personnes à reloger, 45 millions de personnes affectées. Il faudra trois ans pour reconstruire. Déjà, la planification d'un million d'abris temporaires est engagée. Dans les journaux, la question de la mauvaise qualité des bâtiments scolaires est posée par les parents endeuillés.

Pages réalisées par Sarah Brock et Dorothée Doublet avec Lan Hui, Sun Li, Wang Shiran et Deng Yao



Loup Besmond de Senneville (CUE)

« Le deuil en Une du *Shanghai Evening Post*, le 19 mai.

En Chine, il y a une tradition de faire des « têtes sept » pour les morts. À partir du 19 mai, la Chine a organisé pendant trois jours le « jour national de deuil » : les drapeaux sont à mi-mât, toutes les activités de divertissement sont suspendues.

La semaine précédente, le 12 mai, un grand séisme a ravagé le Sichuan, une province de la taille de l'Espagne.

Par internet et par téléphone portable, chacun s'informe et informe. En continu, la télévision rapporte en direct la progression des secours civils et militaires et la détresse de ceux qui ont tout perdu. Des répliques de forte amplitude jettent dans les rues une population que guette le risque d'épidémie. L'eau est souillée, les conditions sanitaires se dégradent, la pluie incessante aggrave les glissements de terrain. Des barrages de roches et de boue créent de menaçants lacs artificiels : les risques de pollution chimique et radioactive, dus à la destruction de nombreuses usines sont au maximum.

Jusqu'au 1^{er} juin, selon les sources chinoises, le bilan s'élevait à près de 90 000 morts et disparus, 5 millions de réfugiés, 15 millions de personnes à reloger, 45 millions de personnes affectées. Il faudra trois ans pour reconstruire. Déjà, la planification d'un million d'abris temporaires est engagée. Dans les journaux, la question de la mauvaise qualité des bâtiments scolaires est posée par les parents endeuillés.

Il faut au moins trois ans pour reconstruire les maisons, et un million de personnes sont temporairement logées dans des camps. À travers les médias, les parents qui ont perdu leurs enfants ont proposé de construire des usines de traitement des déchets.

« J'ai ma mère au téléphone, j'entends le chaos autour d'elle »

Wang Shiran, 20 ans, est étudiant en communication. Il y a deux ans, il a quitté Dujiangyan, dans le Sichuan, où il est né, pour faire ses études à Shanghai. C'est depuis l'université Tongji qu'il a appris le drame du 12 mai. Sur son blog (1), Wang Shiran raconte des instants de vie. Incapable d'écrire après le séisme, il s'y est remis le 19 mai et raconte, d'un seul jet, une semaine d'angoisse et d'inquiétude.

« L A terre a tremblé, il y a tout juste une semaine. **Aujourd'hui, lundi 19 mai**, le deuil national commence et va durer trois jours. A 14 heures 28, l'alarme se déclenche. Elle marque le début des trois minutes de silence, observées par toute la Chine en mémoire des victimes du Sichuan. Encore une fois, je me mets à pleurer. Quand j'apprends la nouvelle, je suis en cours. Une amie, avec qui j'étais au lycée, m'appelle de Pékin. Elle m'annonce qu'il y a eu un tremblement de terre, près de Chengdu. Au début, je crois que ce séisme est de faible ampleur. Je ne m'inquiète pas du tout. Mais quelques minutes plus tard, je reçois un autre coup de téléphone. En pleurant, une autre amie me dit que Dujiangyan est touché par le tremblement de terre. Il y a beaucoup de morts et de nombreux immeubles se sont écroulés. Et elle n'arrive pas à contacter sa famille. A ce moment-là, je reste bouche bée. Je ne peux prononcer que quelques mots d'encouragement. Je fais ensuite comme tout le monde, je n'arrête pas d'appeler ma famille. Pour l'instant, il n'y a rien d'autre à faire. A chaque fois, j'entends : "La ligne est occupée." Fin des cours. Je n'arrive toujours pas à joindre quelqu'un. Je me demande quelle serait ma réaction si je perdais mes parents. Merci ma maman si intelligente ! Elle m'envoie un texto et me dit qu'elle et papa sont sains et saufs. Je suis pétrifié et comme insensible quand je vois son message. Je reviens au dortoir pour voir sur internet s'il y a du nouveau sur ma ville. Je suis terrifié. J'ignore quelles informations sont fiables. Toujours impossible d'appeler ma famille. Il fait nuit quand je reçois un nouveau message. Maman me dit que toute ma famille est sauvée. Mais beaucoup de bâtiments ont été détruits. Il y a de nombreux morts. Des corps traînent dans les rues.

Le lendemain matin, je vais sur internet dès que je me réveille. Je vois les photos de Dujiangyan. Tragique. Trop tragique. Toute la journée, j'aide mes amis à contacter leur famille. Au bout de trois jours, je repère mon meilleur ami sur un chat. Il fait ses études dans le

Sichuan et n'a toujours aucune nouvelle de sa famille. Sur internet, il a vu que sa maison avait été détruite. Il est si inquiet... Il me dit que s'il ne parvient pas à contacter les siens avant dimanche, il doit se préparer au pire. Je l'aide à prendre contact avec ses proches. J'ai de la chance, je réussis à joindre son père, qui me dit que toute sa famille est épargnée. Il ne reçoit toujours pas les nouvelles de l'extérieur et me demande plusieurs fois si son fils va bien. Aujourd'hui **mercredi**, je réussis enfin à avoir ma mère au téléphone : ils dorment tous dans la voiture et ont toujours de quoi manger suffisamment. Cette nuit, je regarde un vidéo sur Dujiangyan, prise par un amateur, un docteur qui a filmé dans une ambulance. Je pleure toutes les larmes de mon corps en la regardant, sans arriver à me contrôler. Toutes les rues sur cette vidéo, tous les immeubles de ce film me rappellent des souvenirs de mon enfance. Dujiangyan est une toute petite ville. C'est chez moi. Et il a suffi d'une nuit pour que je m'aperçoive que presque toute ma ville est devenue un enfer.

Jeudi matin très tôt, je reçois un coup de téléphone de mon père. Sa voix est un peu étranglée. Je sens qu'il a les larmes aux yeux. Il me dit que ma ville natale est terriblement touchée par le séisme. Il ne travaille plus pour son entreprise. Ma mère, elle, a déjà recommencé à travailler, comme responsable des secours dans une zone de la ville. Au bout d'un moment, mon père m'a demandé de rentrer pour que je me propose en tant que bénévole. Finalement, j'ai ma mère au téléphone. Au bruit, je comprends que c'est le chaos autour d'elle. Plusieurs types de sons se mélangent. Ma mère m'apprend que pour devenir bénévole, je dois avoir la permission de mon école. Alors je vais la demander mais, pour des raisons de sécurité, ils refusent.

Ce jour-là, je reste dans le dortoir toute la journée. Focalisé sur les infos. Effondré. Aujourd'hui, le téléphone passe. Ma mère me raconte qu'ils essaient d'aider quelqu'un bloqué dans les débris d'un immeuble. Pendant les quatre derniers jours, il a survécu, accroché à la vie grâce à de l'eau sucrée qu'il boit avec une paille. A cause de la structure complexe du bâtiment, ils ne peuvent pas l'évacuer sans courir le risque que la structure ne s'effondre. D'après les informations, cet homme sera extrait six jours après le tremblement de terre. Mais il mourra deux jours plus tard. Je ne l'ai pas dit à ma mère, qui n'était pas au courant. Je me lève très tard **le cinquième jour**, j'ai rêvé

que j'étais à Dujiangyan. L'après-midi, je vais jouer au basket. J'ai appelé ma maman ce soir. Elle m'a dit que huit vies ont pu être sauvées. Elle s'est lavé les cheveux. Mon père lui a acheté des vêtements à Chengdu. Mon colocataire me soutient en m'invitant à dîner. **Dimanche**, je suis immobile et ne veux rien faire. Il pleut dehors. Je reste à la maison. Au programme : jeux vidéo toute la journée. Puis je prends un dîner copieux. Maman me dit que l'homme bloqué dans un immeuble a été sauvé. Elle n'a pas réussi à trouver le sommeil pendant deux jours et elle me dit que mon institutrice, son mari et sa mère sont morts. Par ailleurs, la mère de mon professeur de dessin est morte. Il a embrassé ma mère en pleurant. Autour d'un bâtiment détruit, des immeubles se sont écroulés. Personne n'ose y aller pour secourir les éventuelles victimes. Les survivants sont allés voir ma mère à son travail. En larmes, ils lui ont demandé de sauver les gens qui restent enfermés. Avec les survivants, maman a emprunté un camion de l'armée pour s'approcher du bâtiment détruit. Elle m'explique que le camion est garé dans une petite rue à côté. Tous les immeubles aux alentours sont terriblement endommagés et sur le point de s'écrouler. Les répliques se succèdent encore et encore. Ma mère n'a pas peur de mourir, même si elle pense que

c'est la pire des choses qui puisse arriver. Elle ne pense qu'à sauver des vies. Je suis inquiet, si inquiet. En un instant, la balance penche plutôt vers la vie ou la mort. Je soutiens ma mère pendant toute cette épreuve. Depuis le 12 mai, une semaine s'est écoulée. Au-delà de la tristesse qui m'a accompagné, j'ai été surtout marqué par le réconfort et le soutien de mon entourage. Dans cette catastrophe, j'ai vu l'esprit de notre nation. "Tu dois chérir ta vie", m'a dit mon père. Oui, nous devons tous surmonter cette épreuve. Cette douloureuse expérience ne peut que nous rendre plus forts. Comme de nombreuses villes du Sichuan, Dujiangyan est en ruines. Mais je crois en l'avenir de Dujiangyan. Le Sichuan qui renaît sera meilleur.

(1) <http://31n103e.blogbus.com>

Ce sont les derniers mots de Wang Shiran sur son blog. « Je dois penser à autre chose. » Depuis, sa maison a été dynamitée, sa collection de maquettes est partie en fumée. Début juillet, il partira comme bénévole dans le Sichuan. Avec son appareil photo, il poursuivra son témoignage.

“打通了妈妈的电话，电话那头一片混乱……”

今天是地震后一周
伴随着下午14:28的警笛声 我再一次
流出了泪
我接到电话说成都地震了 当时我正
在上课
一开始我还不以为然 以为只是小震
没什么
之后又接到了在外地读书的都江堰朋
友的电话
她哭着告诉我都江堰地震了 死了好
多人 房子倒了一半 和家里联系不上

当时除了安慰她 我头脑一片空白
和所有人一样 除了往家里拨电话还
能怎样
占线 占线 一直占线
走在西南一的门口时 我甚至有过失
去父母后怎么过的念头
还好我妈聪明 发了信息给我 告诉我
全家人都平安
当时那种心情是无法形容的
回到寝室 在网上了解信息
整个人焦躁不安 不知什么信息是奇

大其词的 什么是真实的
和家里的电话还是联系不上
再次收到母亲发的信息 说全家人都
平安 公公婆婆都平安 太可怕了 房子
垮了 死了好多人 尸体都散落在路边
第二天一早打开网页 看到了都江堰
惨 太惨了
除了上午上暗房课 一整天都忙着帮
朋友们联络家里人 一个都没联系上
第三天在网上看到了我在四川读书的
好朋友 他还没和家人联系上

网上消息说他住的地方房子塌了
他告诉我 要是在周末前没联系上 回
去领尸体他也认了
于是帮他和家人联系 这次运气不错
才拨了三次 就打通了
他家人都平安 他父亲在都江堰 还
不知道外面的消息 只是一直向我问
他还好吗
和家里也终于打通了电话 信号断断
续续 大家都平安 吃的用的也都还有
睡在车里



1



9



2



3



4



8



5



6



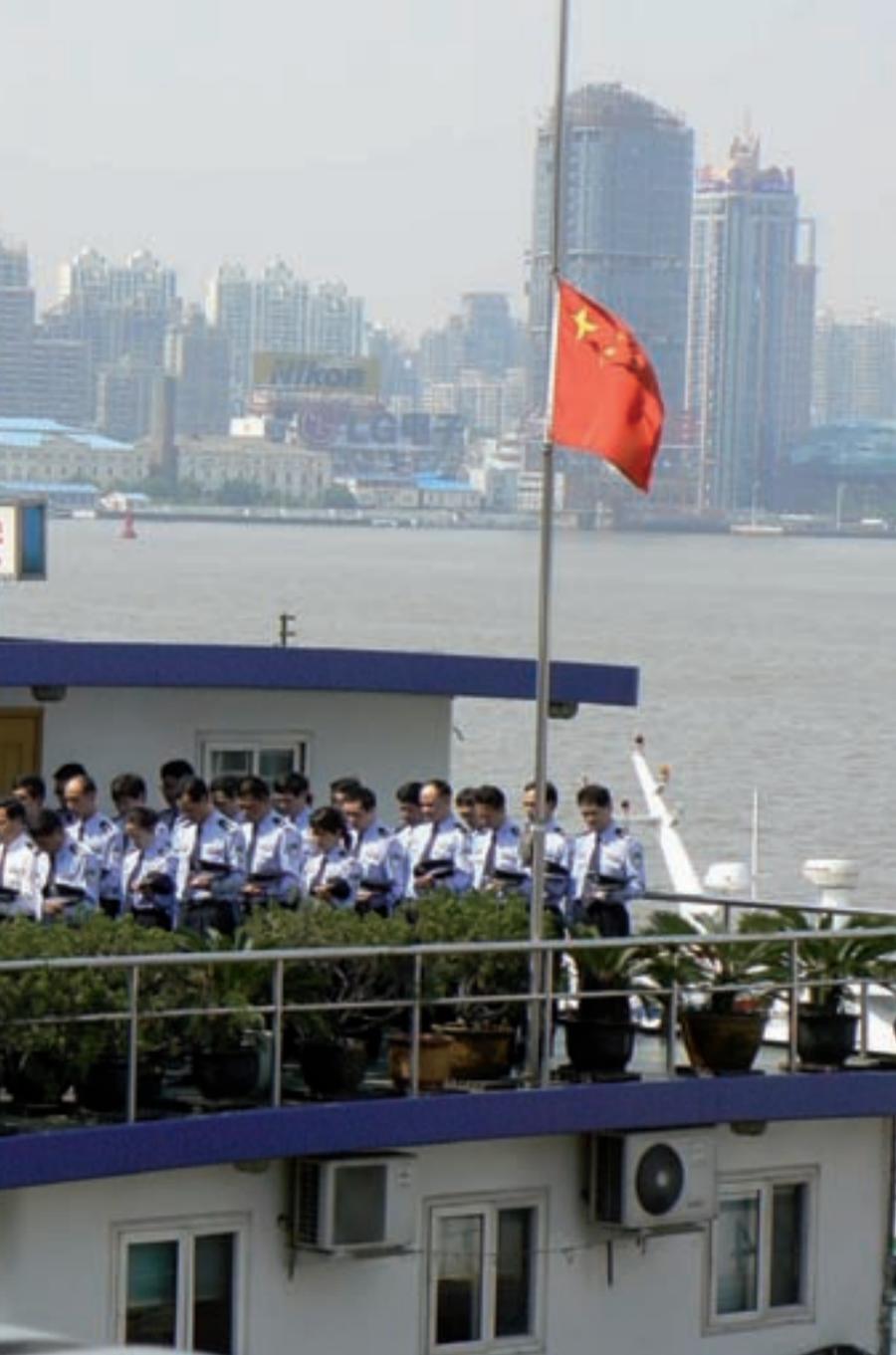
7

●●● 晚上看到了一个视频 是一名医生坐在救护车里拍的都江堰 一边看 一边抽搐 哭得不成样子 实在控制不了自己 画面中的每一条街道 每一栋房子都印着我的回忆 我的成长 都江堰是个小城市 小的和我家一样 一夜间 几乎成了废墟 第四天一大早接到了父亲的电话 父亲声音已经有点哽咽 能感到他是包着泪水告诉我 他已经不忍心再回

到都江堰的城区 那里惨不忍睹 他们公司已经将他们安置到郫县 吃的住的都有 而我母亲早已开始了工作 她和另外两位同事负责一个区域的救援 最后父亲对我说 你妈太伟大了 并嘱咐我回去当自愿者 终于和母亲也打通了电话 能感到那边特别乱 工地的声音 救护车的声音 夹杂在一起 母亲告诉我 当自愿者需要学院的证

明签章 因为安全问题被学院拒绝 第四天一天都在寝室 关注着新闻 心情很差 电话已经能畅通地打了 母亲告诉我她们正在救助一个卡在废墟里的人 那个人已经坚持了四天 全靠管子输水 糖水来维持生命 因为房子结构太复杂 一动说不定就垮掉 所以一直这样 这个人在昨天 也就是第六天被重庆消防总队的官兵救出

但是救出后两小时去世 我没有把这个去世的消息告诉母亲 她不知道 周六早上睡了很久很久 梦里梦到自己在都江堰 下午去打篮球 晚上和母亲通话 她们在那条街区上已经救出了八个人 今天她也终于洗了个头 父亲从成都买了新的衣服给母亲换洗 晚饭 小甄请我们吃饭 说是要慰问一下苟思和我



Les jours qui suivent le séisme, sur les campus des universités de Shanghai, des cartes et pancartes illustrent les ravages du tremblement de terre. (1 et 2) Pour exprimer leur compassion, des post-it sont laissés à disposition des étudiants et des enseignants. Ils y écrivent des mots de soutien aux victimes. (3) Des collectes d'argent sont organisées par des bénévoles de la Croix rouge et des entreprises. Au 30 mai, près de quatre milliards d'euros, en provenance du monde entier, ont été collectés. (2 et 4) 14h28, lundi 19 mai. Jour de deuil national. Les voitures s'arrêtent, chacun sort de son lieu de travail pour se recueillir. Dans la ville, klaxons et alarmes retentissent pendant trois minutes. La vie s'interrompt et tout un peuple se fige pour rendre hommage aux victimes. (5 à 10) Pendant trois jours, jusqu'au 21 mai, karaokés et cinémas sont fermés, les spectacles repoussés. L'arrivée de la torche olympique à Shanghai est retardée d'autant. Vendredi 23 mai, le deuil fait place à la liesse. Au premier rang, des étudiants triés sur le volet entonnent des chants patriotiques. La foule, brandissant des drapeaux et arborant des t-shirts « I love China », acclame la flamme. (11 à 14)

- 上海高校举办地震图片展/1+2
- 人们写下对灾区人民的祝福/3
- 社会各界举办募捐活动/2+4
- 5月19日14时28分,汽车、火车、舰船鸣笛,防空警报鸣响,全国人民默哀3分钟/5-10
- 停止公共娱乐活动;奥运火炬传递暂停三天;人们穿上“我爱中国”T恤、高唱国歌以表爱国之情/11-14



Photos : Manon Aubel, Loup Besmond de Senneville, Dorothée Doublet, Louise Fessard, Victor Nicolas, Anne-Louise Sautreuil, Joël Turlin, Maria Wimmer/CUEJ

周日 也就是昨天 仍然无精打采 什么都不想说 什么也不想做 天也下着雨 于是闷在寝室打游戏 打了一天 晚上出去暴饮暴食 母亲打电话告诉我 那个卡在废墟的人已经救出来 却不知道他已经去世 母亲已经两天没睡觉了 她告诉我 我小学班主任的丈夫和母亲在这次地震中去世了 教我画画的老师的母亲也去世了 他抱着我母亲哭

一处倒塌的房屋被周围的房子挡住 房子成了盲区 没人去那里救助 房子里幸免的居民 来到母亲工作的地方 见到她们就跪下 哭着 请她们过去救人 母亲告诉我 她这辈子都没这样干过 在路边拦下了军车 爬上几乎比她人还高的汽车 和那位居民一起到那栋倒塌的房子 母亲说 车开在小街道上 周围的房子全是墙体脱落和有裂缝的危房

余震不断 她当时就想 大不了就是死 我很担心 十分担心 生死在此时也不过是一瞬间的事 但是我支持我母亲这样去做 到了今天 是一周了 整整一周 大家在悲痛中度过了这一周 我很感谢 在我周围和在远方的朋友 这一周 我不仅仅是伴随着痛 也伴随着你们给我的安慰和祝福 在这次灾难面前 我也看到了我们民族的精神

正如我父亲告诉我 你要珍惜你现在的 生活 是的 我们都要打起精神来 经历这一切 我们只会变得更坚强 都江堰现在是毁了 四川很多城市现在是毁了 但是 我相信一个更好的都江堰会诞生 一个更好的四川会诞生 家 都江堰 等我

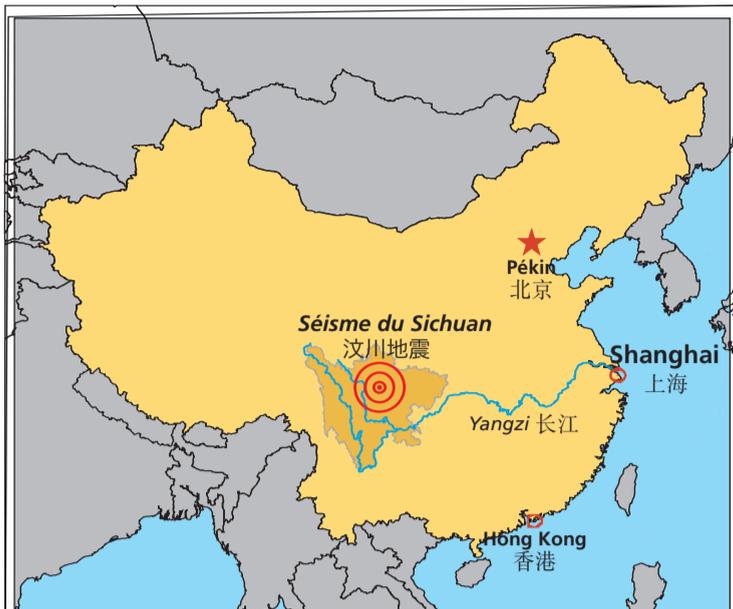
■王 诒 然



RITES DE LA MORT EN ALSACE DE LA PRÉHISTOIRE À LA FIN DU XIX^E SIÈCLE

25 AVRIL 2008 / 31 AOÛT 2009
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE - PALAIS ROHAN
2, PLACE DU CHÂTEAU | TÉL. 03 88 52 50 00
WWW.MUSEES-STRASBOURG.ORG





Shanghai en chiffres :

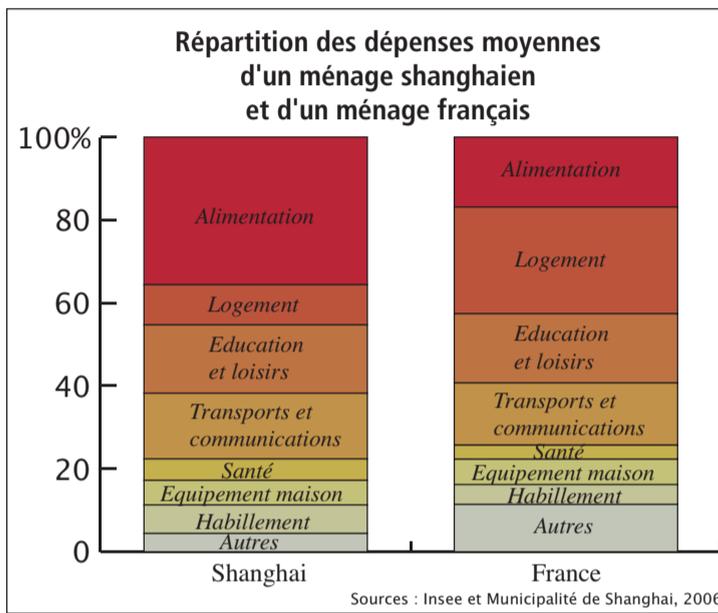
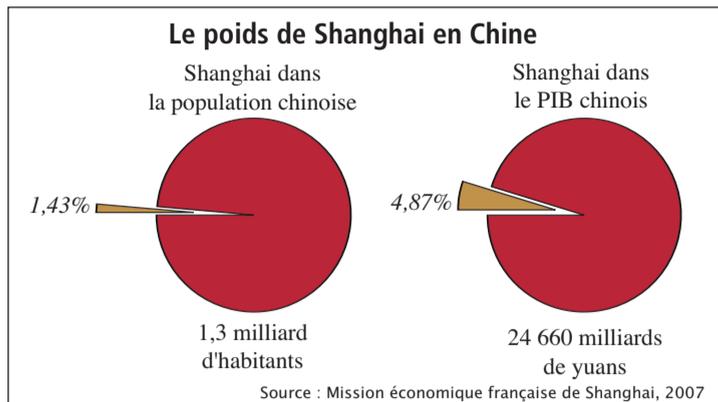
10 yuans = 1 euro.

revenu mensuel moyen : 2900 yuans.

PIB : 1200 milliards de yuans.

Croissance : 12%.

18,6 millions d'habitants sont officiellement recensés dans la municipalité-province de Shanghai, dont 4,8 millions de personnes titulaires d'un permis de résidence provisoire. Les estimations de la population réelle dépassent les 20 millions d'habitants.



Lexique :

Gaokao : C'est l'examen national d'entrée à l'université. Il est organisé sous forme de concours.

Hukou : Ce mot, qui signifie « recensement familial individuel », est un permis de résidence permanente, porteur de droits et de devoirs, utilisé comme un instrument de contrôle de la mobilité.

Mingong : Venus de la campagne, les « paysans ouvriers », souvent jeunes, forment la main-d'œuvre non qualifiée de la mégapole. Ils sont nombreux sur les chantiers et dans les usines de la ville.

Un se divise en deux

GÉNÉRATION Deng Xiaoping. Ils sont nés après 1978, date de l'ouverture de la Chine aux capitaux étrangers et du lancement de la politique de l'enfant unique, avant 1992, année du décollage économique de Shanghai. Quatre millions de 18-30 ans vivent dans la ville aux camélias. Ils comptent pour 20% d'une population qui a doublé en trente ans tandis que l'espérance de vie s'accroissait de sept ans. Tous ne sont pas des enfants uniques. Et un tiers d'entre eux vient d'ailleurs.

L'enfant unique vient de la ville. Celle-ci ou une autre. Le quadrillage des entreprises d'Etat y a permis d'exercer la contrainte sur une population captive en soumettant les femmes à une surveillance constante. Expérience inouïe dans l'histoire de l'humanité. Entre 1970 et 1980, le taux de fécondité passait de 5,8 à 2,3 enfants par femme. L'objectif n'est pas de diminuer les bouches à nourrir mais de concentrer les ressources pour fabriquer un capital humain profitable : accéder à la richesse par l'éducation, en hiérarchisant et en diversifiant aptitudes et compétences. Contre-révolution culturelle indexée sur l'échelle des diplômes et la promesse de l'avenir radieux de la liberté économique ; extraordinaire mutation sociale, familiale, qui fait craquer les coutures de

2500 ans de tradition patriarcale. Ceux des villes sont les enfants de cette expérience *in vivo*. Ici, dit le sociologue Gu Jun, on compte une génération tous les trois ans.

Loterie. A la campagne, les coutures cèdent aussi. Certes, la fécondité baisse. Mais l'instinct de survie paysan refuse obstinément de se plier à la loterie de l'unique enfant qui menace de priver du garçon. Alors, deux chances, au moins. Trois s'il le faut. Sœurs et frères prennent le chemin de l'école. Et dès que

possible, après neuf ans d'études, ils prennent le bus, le train, pour fuir loin de la malédiction de la rizière. Ils arrivent à Shanghai à 18 ans, sans qualification, mais alphabétisés. Filent immédiatement vers les chantiers et les boutiques. Vers le travail payé, même très peu. Ici, c'est beaucoup moins pire que là-bas. L'épreuve la plus dure, celle de la séparation familiale, est passée. Ils ont maintenant dix ans pour épargner, s'enrichir, sans rien devoir à leurs parents. Pour ceux des villes, l'épreuve commence : réussir à intégrer le

meilleur lycée, concourir pour l'université, grimper toujours plus haut, n'importe où. Chacun, lancé sur sa trajectoire, grandit sans jamais reconnaître l'autre. A 30 ans, l'un a construit au pays la maison où loger ses parents et ses enfants. L'autre découvre un marché du travail où sa place n'est pas assurée, et où les salaires sont loin de ses espérances. Il devra encore compter sur ses parents pour accéder au logement, toit de l'enfant qu'il souhaite conduire sur des chemins autres que ceux qu'il a suivis.

« Un seul enfant favorise les Quatre modernisations » (agriculture, industrie, défense, technologie), proclame cette affiche de propagande de 1978, au moment où la Chine adopte la politique de l'enfant unique.





Louise Fessard/CUEJ

Pour Zhang Lele, 7 ans, tous ses copains de jeu sont « ses frères et sœurs ».

DANS la fumée des grills à brochettes, sur une tablette posée sur le trottoir de la rue Yuhang, une petite fille en robe de princesse fait ses devoirs. Coincée entre le minuscule étal d'écrevisses écarlates et pimentées de sa mère et les têtes de poisson décapitées soigneusement alignées sur le billot du poissonnier attendant, Yao Suling, 9 ans, s'applique à peaufiner ses exercices de mathématiques et ses lignes d'écriture.

16 heures. Dans cette rue à quelques centaines de mètres au nord du Huangpu, il règne pour quelques instants encore un calme relatif, avant le flot des chalands attirés par les mille et une petites échoppes et les marchands à la sauvette. Bientôt l'heure pour Suling de retrouver ses copines – les filles des commerçants voisins – pour une partie de cache-cache entre pastèques, anguilles, tortues et concombres qui débordent sur le bitume.

« **Ceux qui travaillent dur** ». Sa mère, Shi Longmei, enceinte de quelques mois, la province d'origine de son mari autorise un deuxième enfant quand le premier est une fille, la surveillance du coin de l'œil, entre deux clients à servir. L'enfant unique est loin d'être la norme dans ce quartier populaire, dans lequel la majorité des habitants viennent de régions rurales qui pratiquent une politique des naissances un peu moins restrictive. Pour sa part, la fillette espère bien une petite sœur, qui l'aidera peut-être à réaliser son rêve : ouvrir un gigantesque magasin de hamburgers. Shi Longmei sourit. Devant elles, une gamine arborant un t-shirt flanqué

Gavroche et...

Dans la « rue des écrevisses », les gamins d'origine rurale grandissent avec leurs frères et sœurs, entre deux échoppes.

d'un « La fortune, la bonne fortune attend ceux qui travaillent dur » écrit en anglais, un peu délavé, passe en contrepoint.

Rêve de carrière artistique. En face, six gamins s'agglutinent sur un scooter, gentiment tancés par un vieillard édenté, tandis que deux fillettes en robes noires partagent leur glace avec un petit garçon, tous trois assis au pied du carton où la mère de l'un d'eux a disposé des DVD pornographiques à 4 yuans.

Sous des dehors de laxisme ambiant, les parents de la « rue des écrevisses » ne délaissent pas l'éducation de leurs enfants. Seulement, après avoir subi les premiers la société de compétition née de la politique de limitation des naissances, ils laissent une plus grande liberté à leur progéniture. Ainsi de Du Jianjun, 28 ans, qui s'engouffre dans une des minuscules ruelles perpendiculaires et se hâte d'aller chercher sa fille de 4 ans à la maternelle. Contrairement à Longmei, elle ne veut pas d'autres enfants, déjà débordée de travail dans son magasin de chaussures. Pour autant, elle partage son aversion vis-à-vis de l'éducation très stricte qu'elle a reçue de ses parents, ouvriers à Suzhou. Elle caresse des rêves de carrière artistique pour sa fille, loin de l'école profes-

sionnelle qu'elle a dû suivre adolescente.

Un peu à l'écart du groupe de retraités qui goûtent, assis, la fraîcheur du début de soirée, elle confie aussi être très préoccupée par son apprentissage de la sexualité, pour que sa fille ne soit pas totalement désarmée, comme elle a pu l'être lors de ses premières expériences. Dans la rue, la nuit tombe, les lampes s'allument et la foule de badauds se fait plus dense. Dans les arrière-boutiques, les grands-mères s'occupent des plus petits, alors que Zhao Fan et Zhang Lele, deux copains de 5 et 7 ans, s'affrontent dans des combats de kungfu acharnés derrière le stand de légumes ambulants parentaux.



Éducation à distance.

S'ils vont à l'école maternelle ensemble, nombre de leurs amis d'enfance ont quitté le quartier pour retourner dans la province natale de leur père, pour cause d'école trop chère, surtout lorsqu'ils ne possèdent pas le hukou de Shanghai, comme beaucoup de petits commerçants. Zhu Guoan ne voit ses deux filles de 5 et 12 ans que trois ou quatre fois l'an, quand elles viennent lors des vacances scolaires ou quand lui et sa femme se rendent dans la province du Jiangxi où elles sont élevées par leurs grands-pa-

rents paternels. La dernière fois, c'était lors du Nouvel an chinois. Ils y sont restés un mois, avec Zhu Zihong, son fils de deux ans, qui joue dans les haricots que trie sa mère à même le sol. A la tristesse de ne pas les voir grandir, Guoan oppose la qualité de l'école de la lointaine petite ville, et le temps dont disposent ses parents pour s'occuper de ses filles, temps qu'ils n'avaient pas quand lui était enfant et qu'ils travaillaient à la ferme. Et puis, il y a l'espoir de faire fortune. Avec son commerce de pastèques et deux petits magasins de tissu et de télévision qu'il loue depuis huit ans, il est certain d'avoir bientôt assez d'argent pour déménager dans le Jiangxi et élever Zihong à plein temps.

Sichuan : après le drame. A la lumière vacillante d'une ampoule nue, Chang cuisine des écrevisses. A 32 ans, cet homme au visage buriné raconte à qui veut l'entendre son drame, le drame du Sichuan, qui lui a enlevé sa mère. A cette douleur vient s'ajouter la charge de son fils, jusqu'à présent élevé par sa grand-mère dans leur village natal. Il a été évacué à Shanghai, une semaine après le séisme, la jambe cassée. Depuis, Chang et sa femme se relaient pour s'occuper de lui et tenir ouvert leur commerce. Dans quelques jours, il faudra aussi lui trouver une nouvelle école...

Il est 21 heures, les parties de cartes battent leur plein et les enfants se font plus rares. La fillette en robe de bal n'est plus là : couchée, indique la mère. Devant un magasin de chaises, un petit garçon dort sur un transat, un abat-jour bleu en guise de moustiquaire sur la tête.

Tiphaine Reynaud



Fanny Lothaire/CUFEJ

Le dimanche soir, Xiaoyu fait du patin à roulettes, une des activités qu'elle pratique, avec la natation, les cours d'anglais...

XIAOYU sait écrire les 26 lettres de l'alphabet latin. Elle suit un MBA junior (Master of business administration) pour s'exercer à vaincre sa timidité et parler devant une caméra. Xiaoyu fait du patin à roulettes le dimanche soir, apprend à nager le jeudi soir, suit un cours particulier d'anglais le mercredi soir, et peut-être bientôt un cours de français. Elle s'entraîne aussi à la calligraphie chinoise deux ou trois soirs par semaine avec ses grands-parents. Le soir, Xiaoyu s'endort à 21 heures, bien fatiguée.

Apprendre toujours plus. Xiaoyu a 5 ans et habite au 24^e étage d'un immeuble de 28 dans le quartier de Yangpu. Son prénom signifie « connaissance des langues » en mandarin et « fille sage » en dialecte shanghaien. C'est sa maman, Lu Wei, 34 ans, directrice des relations internationales du département d'architecture à l'université Tongji, qui a choisi ce nom. Son mari, 37 ans, directeur général d'une petite entreprise d'import-export, travaillant beaucoup, Lu Wei prend d'ailleurs la plupart des décisions sur l'éducation de leur fille. Avec deux priorités: d'abord la santé, puis l'apprentissage.

Le matin, à 7h30, Wang Xiaoyu monte dans la navette pour l'école maternelle, en bas de son immeuble. Lu Wei a choisi cette école pour sa réputation et sa proximité, à quatre kilomètres de leur domicile. « Ce n'est pas une des meilleures maternelles de Shanghai mais l'environnement et les instructeurs sont bons », précise Lu Wei. Xiaoyu déjeune sur place dans une salle attenante à sa classe. A 17h30, la navette

... le petit prince

Née dans la mégapole, Xiaoyu, 5 ans, hyperactive et choyée, cristallise les espoirs de réussite de ses parents.

la redépose au pied de son immeuble où l'attend sa nounou, 38 ans, qui habite en permanence avec la famille. Xiaoyu a rarement des devoirs ; une fois par semaine, tout au plus, elle doit recopier des lettres de l'alphabet latin ou effectuer des additions simples. Après un goûter de fruits, Xiaoyu dessine ou joue avec sa nounou si celle-ci ne prépare pas déjà le repas du soir pris en commun vers 18h30, quand les parents rentrent du travail. Xiaoyu a appris de nombreux poèmes chinois et anglais à l'école. Lu Wei juge cet enseignement insuffisant et a acheté des cassettes vidéo de dessins animés en anglais, comme Mickey. Le soir, elle lit à sa petite fille des contes traditionnels chinois et ceux d'Andersen dans une version bilingue, d'abord en anglais, puis en chinois.

Les langues pour le business. Mais aux yeux de Lu Wei, l'anglais, primordial parce qu'il « permet d'entrer dans des entreprises étrangères pour gagner un bon salaire », ne suffit plus. « Il faut maîtriser une seconde langue étrangère » : le japonais « pour le business » car beaucoup de compagnies sino-japonaises sont implantées à Shanghai ou le français « utilisé dans beaucoup plus de pays ». Quand Xiaoyu « aura du temps », Lu Wei

voudrait l'envoyer suivre un cours récréatif pour les 3-6 ans, dit « Petit prince », à l'Alliance française.

Pression sur les enfants. Depuis un an que la petite fille participe tous les samedis matins à un cours de MBA junior où elle aborde l'architecture, la géographie ou les mathématiques, Xiaoyu « a beaucoup changé. Elle ose s'exprimer devant les autres et acquiert l'esprit d'équipe », se félicite Lu Wei.

Le couple débourse chaque mois 2000 yuans pour l'école maternelle et au moins 1500 yuans pour les activités extra-scolaires de la petite-fille, soit l'équivalent du salaire d'un diplômé sortant de l'université. « Dans notre système actuel d'éducation, dire que les parents ne mettent pas la pression sur leur enfant serait faux, explique Lu Wei. Je voudrais que ma fille puisse entrer dans la meilleure université comme ses parents – tous deux diplômés de Fudan – mais si elle n'y arrive pas je ne serais pas fâchée. » Lu Wei souhaite que Xiaoyu puisse choisir ce qu'elle aime, « même si c'est étudier l'histoire de l'Europe ». Enfant unique d'une mère comptable et d'un père boutiquier, des « gens pas riches », Lu Wei se souvient des soirées passées à étudier

d'abord au lycée, pour passer le redoutable gaokao, porte d'entrée de l'université, puis en faculté de lettres françaises. « Je portais un fardeau, l'espoir de mes parents, et je me disais que je devais beaucoup travailler pour bien gagner ma vie. »

« L'enfant doit être gros ». Grâce à cette ascension sociale durement acquise, sa fille, espère-t-elle, aura « moins de responsabilités à supporter ». Elle n'aura pas à aider ses parents. Les grands-parents paternels et maternels de Xiaoyu n'habitent pas très loin, les premiers dans le même quartier, les seconds à Pudong. Mais Lu Wei et son mari ont préféré embaucher une nounou, Yuxiu, pour s'occuper de l'enfant. « Ecart d'âge et critères d'éducation incompatibles », a tranché Lu Wei. Elle rit : « Un dicton dit "l'enfant chinois doit être gros et blanc". Alors mes parents, qui n'avaient pas beaucoup à manger petits, seraient prêts à bourrer Xiaoyu de friandises si je les laissais faire. »

Yuxiu a quitté son Sichuan et la terre que cultive son époux pour pouvoir payer l'éducation de sa propre fille, une lycéenne de 15 ans restée sur place. Yuxiu n'a pas vu sa fille depuis un an. A cause des conditions sanitaires liées au tremblement de terre, elle envisage de la faire venir à Shanghai.

Lu Wei aimerait avoir un second enfant mais elle perdrait alors son emploi à l'université. Elle et son époux ont, un temps, envisagé d'adopter un des orphelins du Sichuan. Ils y ont renoncé et financeront plutôt les études d'enfants ne parvenant pas à payer leurs frais scolaires.

Louise Fessard



« JE N'AI PAS EU LE CHOIX, C'ÉTAIT LA FAC OU CHAUFFEUR DE TAXI. »



A une semaine du gaokao, dans une salle de classe d'un lycée shanghaien.

L'éprouvante épreuve du gaokao

Ce concours national ouvre les portes de l'enseignement supérieur. Les élèves les mieux placés intègrent les meilleures universités. Préparés dès le plus jeune âge, les lycéens vivent un véritable marathon la dernière année.

L'enseignement supérieur compte plus de

450 000

étudiants à Shanghai, ce qui représente 19% de la classe d'âge concernée. Ils sont répartis dans 60 établissements, dont 11 universités d'excellence.

Les frais de scolarité coûtent environ 5000 yuans par an. Près de 20% de la population est diplômée du supérieur.

LES lycéens l'appellent « juin noir », car le concours se tient les 7, 8 et 9 juin. Pour Chen Hanyang, 19 ans, scolarisé en troisième et dernière année à Shanghai Est, un « lycée-clé du district » de Yangpu, « c'est l'affrontement final », auquel il se prépare depuis son entrée au bahut, il y a trois ans. 55% des candidats au gaokao, le concours national d'entrée aux universités, franchissent chaque année cette ultime épreuve conduisant à la terre promise. A Shanghai, province particulièrement courtisée par les lycéens pour son niveau d'éducation réputé, le taux de réussite est de plus de 80%. Wu Xiaoxing, 18 ans, fait partie des candidats. « J'ai entendu parler du gaokao pour la première fois à l'âge de 10 ans, se souvient-elle. Puis au collège, les pro-

fesseurs répétaient : « Tu dois aller dans un bon lycée pour avoir une bonne note au gaokao et intégrer une des meilleures universités ». Jusqu'au lycée, je ne voulais pas trop y penser, mais maintenant, il est au coin de la rue. » Elle se lève tous les matins à 4 heures pour réviser. A 7 heures, elle enfourche son vélo, direction le lycée du Yangpu, un établissement-clé municipal (lire page suivante) – la crème du secondaire. Retour à la maison vers 16h30, et exercices de bachotage jusqu'à 23 heures. Seules pauses autorisées : le dîner et le journal télévisé. Le vendredi soir, elle s'accorde un peu de musique, de télé, de surf sur internet. Samedi, cours d'anglais toute la journée dans une école privée de la ville. Le dimanche, retour aux révisions. A la rentrée prochaine, Wu Xiaoxing a fait

vœu d'intégrer l'université des langues étrangères de Shanghai, l'un des anciens viviers de la diplomatie, aujourd'hui porte d'entrée vers l'Eldorado des multinationales. « Mais j'ai peu de chances d'atteindre la barre, estime-t-elle. Comme second choix, j'ai inscrit Donghua, très réputée dans le domaine de la mode. C'est moins demandé que d'autres filières comme l'anglais ou la comptabilité, et là j'ai mes chances. » La jeune fille rêve de devenir styliste.

Par cœur. Empiler les cours privés, pas question pour Zhu Ge, 18 ans, scolarisé au lycée de l'Université normale de Shanghai, autre établissement-clé municipal. Il souhaite devenir professeur d'anglais ou de chinois et surtout gagner beaucoup d'argent, et préfère organiser lui-

même son emploi du temps. Il lui arrive certes de rester au lycée jusqu'à 23 heures, certains soirs, pour bachoter avec ses camarades et bénéficier du soutien scolaire. Mais il aime mieux se concentrer dans le calme de l'appartement coquet de ses parents. Dans sa petite chambre, un ordinateur portable est posé sur le lit, le bureau est envahi de livres d'exercices, une pile par matière : chinois, mathématiques, anglais, et physique, son épreuve « X » (lire page suivante). Zhu Ge déplore que le gaokao soit plus orienté sur la validation du par cœur, via les épreuves de questions à choix multiples, que sur l'expression personnelle : « Notamment en chinois, c'est désavantageux pour ceux qui aiment écrire », estime-t-il. Il apprécie peu la compétition avec ses camarades : « Avant chaque exa-



Mathilde Morandir/CUEJ

nyang croit valoir au moins 510 points au gaokao, sur un maximum de 630. Du coup, il a revu ses ambitions à la baisse. Initialement, il voulait intégrer une université de Pékin. Mais après avoir constaté, l'an dernier, que la barre d'admission s'élevait à 560 points, il s'est replié sur des universités de Shanghai qui ont recruté à 540. Il lui faudra donc progresser encore un peu. Après d'interminables discussions avec son père, il a, sur sa suggestion, demandé en premier choix le département automobile de l'université Tongji, et en second l'université de droit de la Chine de l'Est. Il resterait ainsi à Shanghai, où Chen Lisheng a choisi de s'installer il y a deux ans et demi, afin d'offrir à son unique enfant une meilleure éducation que dans leur ville d'origine, Suzhou, dans la province du Jiangsu. Sa mère, qui continue à vivre à Suzhou, a pris un congé de deux mois pour venir soutenir son fils pendant la période cruciale qui précède le concours. Issu d'un lycée shanghaien, Chen Hanyang pourra aussi bénéficier du quota préférentiel que la municipalité a imposé aux universités qu'elle subventionne.

Compétitivité. De l'avis de tous les lycéens, le rôle des parents est de créer un environnement de travail propice à la réussite. Ce qui signifie surtout : cuisiner vite et bien. « Mes parents, employés dans un magasin, s'occupent des petites choses de la vie quotidienne, témoigne Xiaoxing. Ils me disent : "Ton devoir est d'aller au gaokao toute seule, le nôtre est de te soutenir". Ils ne m'en demandent pas trop, ils veulent simplement que je fasse de mon mieux. » D'autres ont pris les devants bien avant le lycée, en inscrivant leur enfant dans des activités susceptibles d'accroître leur compétitivité. C'est ainsi que Zhu Ge a commencé le piano à l'âge de 3 ou 4 ans, avant de se mettre à la guitare au collège. L'instrument est posé dans un coin de sa chambre. S'il réussit au gaokao, il compte mettre à profit ses années d'université, qui lui laisseront davantage de temps libre, pour monter un groupe de musique. Wu Xiaoxing, elle aussi, aimerait apprendre la guitare dès les portes de l'université franchies. Quant à Chen Hanyang, il affirme vouloir continuer à « travailler dur », même s'il est admis dans l'université de son choix. Rien ne sera gagné. Il restera encore à trouver l'emploi le mieux payé possible, en atteignant le haut de l'échelle des diplômes. A côté de lui, son père approuve vigoureusement du chef.

Ratiba Hamzaoui
Fabien Mollon

men, chacun cherche à connaître le temps qu'on passe à réviser, pour savoir qui bosse dur et mesurer ses chances, raconte-t-il. S'ils planchent sur le même sujet que moi et que je vois qu'ils avancent plus vite, ça augmente mon stress... »

Examen blanc. Tout le programme de la troisième année est consacré à des révisions et exercices qui préfigurent les épreuves du concours. Chaque mois, un examen blanc. Les résultats ne sont pas publics, mais « les professeurs annoncent à chaque élève le rang auquel il s'est classé. Dans mon lycée, nous sommes 500 candidats, et je fluctue entre la 18^e place et la 200^e, explique Zhu Ge. Quand je dégringole, je ne me sens pas déprimé pour autant... mais mes parents et mes profs, oui ! »

Le père de Chen Hanyang, lui aussi, est sensible aux performances des autres. Assis dans le bureau de son appartement de fonction, ce professeur d'université s'enquiert du classement, des méthodes de travail et des notes des camarades de son fils. Chen Ha-

L'enseignement à trois portes

A chaque étape de la scolarité, son concours.

SÉLECTION et compétition accompagnent l'enfant tout au long de sa scolarité. Si elle peut commencer à 3 ans, elle n'est obligatoire que de 6 ans à 15 ans depuis 1998. Cette obligation n'est pas assortie de gratuité. L'enseignement supérieur a perdu la sienne en 1996. L'effort financier s'est donc reporté de l'Etat sur les familles.

Classement. L'étudiant qui suit le parcours classique doit faire face à « trois portes » décrites dans le roman éponyme de Han Han. Franchie celle de l'école primaire, l'écolier a en ligne de mire le zhongkao qu'il passera au terme de sa quatrième année de collège. Petit frère du gaokao, le zhongkao conditionne l'entrée au lycée. Pour passer cette deuxième porte, le candidat se penche sur huit épreuves de deux heures chacune sous forme de QCM. Mathéma-

tiques, anglais et chinois le premier jour, physique et chimie le deuxième ; le troisième, l'ultime épreuve combine politique, géographie et histoire. Son classement déterminera le lycée où le candidat étudiera selon ses choix (trois vœux dans chaque catégorie : lycée-clé municipal, de district ou de troisième zone). Un bon lycée, c'est plus de chances d'intégrer une meilleure université. Pour les recalés - 50% à Shanghai -, la seule voie qui demeure ouverte est le lycée professionnel. Sans aucune préparation au gaokao, ils n'auront quasiment aucune chance d'accéder à l'enseignement supérieur et ne pourront ouvrir la troisième porte. En revanche, au terme d'un concours en mai, ils pourront accéder au supérieur technique, le zhuanke, qui délivre un diplôme après deux ans d'études.

R.H et F.M

Un concours à géographie variable

Selon la région d'obtention, le gaokao n'a pas la même valeur.



Fabien Mollon/CUEJ

LE gaokao, autrement dit le Pudong Gaodeng Xuexiao Zhaosheng Kaoshi, littéralement « épreuve commune de sélection des lycéens », c'est la porte d'entrée pour les universités chinoises. Sésame vers de meilleures perspectives professionnelles, il est incontournable pour les 9,5 millions de lycéens qui s'apprentent à le passer. Début mai, chaque candidat a rempli un formulaire qui nécessite un calcul de probabilité préalable : le nombre de points requis pour chaque université, le nombre de points espérés, estimé selon le score obtenu au concours blanc et la filière demandant le plus de points. Une fois ce calcul fait, il doit indi-

quer les douze universités qu'il a choisies, quatre pour chacun des trois niveaux selon lesquels elles sont classées, suivant la qualité de leur enseignement : les universités-clés d'Etat - les meilleures -, les universités-clés municipales ou les établissements supérieurs de bas étage.

Casse-tête. Pour chaque université demandée, un choix de filière différent. Pour les novices, comme Dong Songmin, mal remplir ce formulaire peut mener à l'échec. « A l'époque, je ne savais rien des codes du gaokao et je n'avais personne pour m'aider, se souvient l'étudiante. J'ai obtenu le gaokao et j'ai même été bien ●●●

Tous les matins, les lycéens passent devant le décompte des jours avant l'examen.

●●● classée, mais comme je n'avais demandé que les meilleures universités, je n'ai été acceptée nulle part. » Echouer à cet examen, c'est s'exclure du système éducatif classique. Ceux qui ne peuvent pas se permettre d'étudier dans une université privée intègrent alors une classe spéciale, où ils révisent le programme de dernière année de lycée, pour le repasser l'année suivante.

Si les dates et les épreuves principales sont les mêmes, le contenu du gaokao varie selon la province. En plus d'un même tronc commun (chinois, anglais et mathématiques), les candidats choisissent une quatrième épreuve, appelée « X ». Cette dernière peut être scientifique (biologie, physique ou chimie) ou littéraire (histoire, géographie ou politique), selon la filière d'origine de l'étudiant, choisie en deuxième année de lycée.

Chaque épreuve de deux à trois heures est créditée de 150 points, auxquels il faut ajouter 30 points pour l'épreuve de synthèse transdisciplinaire, basée moins sur la restitution de connaissances que sur la compréhension et l'analyse. Le gaokao, corrigé au niveau provincial, est donc noté sur 630 points. L'exception shanghaienne permet aux lycéens de choisir entre les six matières du « X », quelle que soit leur orientation, littéraire ou scientifique, et de se pencher sur des sujets définis par leur municipalité. Aujourd'hui, 16 provinces et municipalités sont dans ce cas.

Inégalités. Des contenus différents, des barèmes locaux, mais aussi des quotas d'admission à géographie variable. En effet, les universités définissent elles-mêmes des quotas, applicables à chaque province et à chaque filière. Les meilleures ouvrent plus largement leurs portes aux lycéens issus de provinces au niveau d'éducation réputé. « Passer son gaokao à Shanghai est une chance car nous pouvons intégrer de très bons établissements, et si un lycéen shanghaien veut aller étudier dans une autre ville, 20 points supplémentaires lui sont attribués », se réjouit Chen Hanyang, candidat de 19 ans. A l'autre extrémité du spectre, l'expérience de Lu Da, titulaire du gaokao en 1999, est différente : « Je suis originaire de Chifeng, une petite ville de Mongolie intérieure. Quand j'ai passé le concours, seules 5% des places de l'université que j'avais demandée étaient réservées aux lycéens de cette province, se souvient-il. D'où je parlais, je n'avais que très peu de chances d'entrer à l'université mais je n'ai pas eu le choix : c'était la fac ou devenir chauffeur de taxi. »

Ratiba Hamzaoui
Fabien Mollon



Des légions d'étrangères entrent en salle

Par milliers chaque année, des migrants sans qualification viennent chercher fortune dans les restaurants de la ville.

Chaque année, entre **120 000** et 130 000 migrants venus d'autres provinces sont officiellement recensés. Mais ce chiffre ne prend en compte que les nouveaux Shanghaiens ayant obtenu un permis de résidence provisoire.

Il est presque minuit. L'heure de la pause arrive enfin au Dawantang Mianguan, restaurant spécialisé dans la préparation de nouilles fraîches, ouvert 24 heures sur 24. Song Cui profite de l'accalmie pour s'offrir un massage rapide administré par son petit ami cuisinier. Elle travaille depuis 17h30 et ne quittera pas les lieux avant 5h30 du matin. « Le boulot est pénible, mais je suis là pour gagner de l'argent. » Comme la majorité des serveurs de Shanghai, Song Cui a débarqué de sa province d'origine – le Jiangsu – pour fuir un temps sa condition de paysanne et mettre de l'argent de côté. C'était il y a cinq ans. Song Cui avait décidé de quitter le collège. Sans aucune qualification en poche, elle a suivi les traces de sa sœur aînée pour trouver son premier travail.

Insultes. « Jusque-là, mes parents me prenaient en charge. J'ai pensé qu'il était temps que je m'assume, raconte-t-elle. Ce qui m'a frappé en arrivant, c'est la modernité. Ici, cela n'a rien à voir avec chez moi. Les bâtiments et la ville sont immenses, confie-t-elle. L'adaptation n'a pas été

facile. Les Shanghaiens ne sont pas vraiment accueillants avec les provinciaux, qu'ils reconnaissent à leur physionomie et à leur accent. Je me fais régulièrement insulter dans la rue ou par les clients. Ils ne manquent pas une occasion de vous faire sentir que vous êtes des péquenots. »

La douzaine de serveurs du Dawantang Mianguan a suivi un parcours analogue : ils déboulent principalement de l'Anhui et du Jiangsu. Selon la municipalité de Shanghai, en 2007, sur une population de 18,6 millions d'habitants, environ 5 millions sont originaires d'une autre province. Sans compter les migrants non enregistrés. Or presque personne dans le monde fourmillant de la restauration ne semble déclaré. Les patrons expliquent que cela coûterait beaucoup trop cher. Ils sont donc des centaines de milliers dans la profession à travailler à leurs risques dans la plus totale précarité : ils ne prétendent à aucune couverture sociale.

Les employés sont généralement arrivés à Shanghai grâce à un ami ou un membre de leur famille déjà installé en ville, ce qui permet d'être logé

en attendant de trouver un travail. Dès leur arrivée, la traque aux affichettes sur les vitrines et les murs des restaurants commence. Les contacts de la famille sont mis à contribution pour décrocher un job qui rapportera en moyenne entre 1000 et 2000 yuans par mois. Généralement, il ne faut pas plus d'une semaine pour décrocher un emploi peu qualifié.

Sans vraiment savoir quel métier elle voulait exercer, Song Cui a frappé à la première porte ouverte : le restaurant où travaillait sa sœur a justement besoin d'une serveuse de nuit supplémentaire. Sa nouvelle vie a commencé.

Six par chambres. Elle passe d'abord quelques temps avec sa sœur qui la loge. Lorsque celle-ci retourne en province pour se marier, elle quitte ce logement et emménage dans le petit meublé gracieusement fourni au personnel par son nouveau patron. « J'habite juste en face du restaurant. Ce n'est pas un endroit très propre, ni très bien rangé. Nous sommes six serveuses à partager la chambre. C'est trop. C'est pire que chez



Guillemette Jolain/CUEJ

Le hukou, permis de bien vivre en ville

Rural ou urbain, le hukou est un certificat de recensement local délivré à la naissance par la police de chaque commune. Celui de Shanghai est attribué aux natifs, sous réserve qu'au moins un des parents en soit titulaire. Ce sésame, initialement instauré sous Mao pour entraver la mobilité, donne accès aux services sociaux locaux, notamment aux droits de scolarité réduits dans les écoles publiques. Il est pratiquement impossible aux travailleurs peu qualifiés venus d'autres provinces de s'en procurer un. Ils ne bénéficient donc d'aucune des assurances chômage, santé ou vieillesse, qui sont du ressort de la municipalité. Ils ne peuvent pas non plus prétendre aux emprunts immobiliers à des taux bonifiés.

Les étudiants d'autres provinces peuvent, en revanche, espérer acquérir un hukou s'ils cumulent un certain nombre de points dépendant de différents critères : être inscrit dans une université de Shanghai, être diplômé, avoir un bon niveau en anglais et en informatique.

L'arrivée des migrants est normalement contrôlée par les comités de quartier, vestige du quadrillage territorial qui maintenait chacun sous surveillance permanente. Ils s'assurent que chacun d'entre-eux est en règle, mais une multitudes d'employeurs logeant du petit personnel illégalement n'hésite pas à leur graisser la patte.

G.J

Se faire la main sur la tête des citadins

Apprendre le métier de coiffeur sans contrat de travail.

Jeunes et disciplinées, les serveuses du restaurant En Hui écoutent les dernières consignes de bonne tenue dictées par le gérant, avant d'entamer leurs 12 heures de service.

moi, en province. Mais mes collègues sont très sympa, on prend soin les unes des autres. »

Pour elle, la vie se résume au restaurant, qui la nourrit aussi. De Shanghai, Song Cui ne connaît rien, ou presque. Elle ne s'est jamais promenée sur le Bund ou sur la place du Peuple. C'est sur son lieu de travail qu'elle a noué des amitiés et qu'elle a rencontré Sun Youwei, son petit ami. Ils sont ensemble depuis deux ans. Le jeune homme est arrivé en 2003, tout comme son frère et sa sœur. La fratrie rejoignait ses parents, venus en éclaireurs il y a dix ans.

Aujourd'hui, toute la famille travaille ici, comme aide-cuisinier, cuisinier ou serveur. « *Je ne savais pas faire la cuisine avant de venir ici. J'ai appris sur le tas* », témoigne le fils cadet âgé de 20 ans, Sun Youjun. Sun Youwei, lui, confie qu'il entend épouser Song Cui d'ici à un an. Mais elle ne paraît guère emballée. « *Le mariage me fait peur. Je sais que je dois maintenant penser à mon avenir car je vieillis. Mais je me sens encore trop jeune pour l'instant.* » En tout cas, elle a déjà planifié qu'elle ne fondera pas sa famille à Shanghai, mais sur ses terres d'origine. Pour elle, les lumières de la ville n'auront brillé qu'un temps.

Guillemette Jolain

DISTRICT de Changning, dans l'ouest de Shanghai. 18 heures. A l'ordre du gérant, coiffeurs, masseuses et réceptionnistes sortent du salon de coiffure. Comme chaque jour de la semaine, la trentaine d'employés s'aligne sur quatre rangs, entre les deux colonnes tournoyantes aux couleurs vives qui balisent l'entrée des salons shanghaiens. Ils attendent la musique. Face à eux, quatre masseuses en uniforme bleu marine mènent la danse. Pendant près d'une demi-heure, les chorégraphies s'enchaînent, avec plus ou moins d'entrain. La synchronisation n'est pas parfaite mais les badauds s'arrêtent pour observer la scène. Puis vient le temps du coaching. D'une voix forte, le gérant motive ses troupes : « *Il faut poursuivre le bon travail et servir les clients correctement. Vous devez être productifs pour gagner un maximum d'argent !* » Le discours, ponctué de réponses en cœur, dure une bonne dizaine de minutes. Sur un dernier cri de guerre, le groupe se disloque et chacun retourne à sa place.

Formation sur le tas. Postés devant l'entrée du salon, une masseuse et un coiffeur accueillent le client et le dirigent vers un siège libre. On ne vient pas seulement pour une coupe ou un shampoing. Les salons propo-

sent également un petit moment d'évasion. Ici, les discussions entre clients et coiffeurs sont rares. Le premier se contente souvent de fermer les yeux et se laisse manipuler. Le deuxième reste concentré sur ses gestes. Crâne, cou, épaules mais aussi bras, poignets et doigts : pendant près de quarante-cinq minutes, le client se laisse bercer par une série de massages.

La plupart des employés ont appris les gestes sur le tas, sans avoir suivi aucune formation. « *Je viens de la province de Fujian. Je suis arrivé à Shanghai sans rien connaître de la coiffure*, témoigne Miao Qiyang, 25 ans. *Au début je ne gagnais que 500 yuans. Aujourd'hui, j'ai acquis de l'expérience et j'en gagne quatre fois plus.* » Ce salaire lui permet d'épargner et d'envoyer environ 500 yuans chaque mois à ses parents, qu'il ne voit qu'une à deux fois l'an. Lors de son congé hebdomadaire, il s'autorise également quelques sorties entre collègues au karaoké ou dans des bars. Les employés du Shalong disent prendre le temps de sortir de leur quartier et de s'aventurer en ville. « *J'aime la modernité de Shanghai. Au début, ce n'était pas facile car je ne connaissais que mon frère qui m'a accueilli. Aujourd'hui, je sors avec les amis*

du salon et je m'amuse quand je ne travaille pas, raconte Jian Jiabing, gérant du lieu. *La différence avec ma province de l'Anhui, c'est qu'ici, je suis moins contrôlé par mes proches. Je peux sortir sans rendre des comptes tout le temps.* »

Miao Qiyang travaille dans ce salon depuis son arrivée à Shanghai, en 2001. « *Le plus dur a été de s'habituer au rythme de travail* », raconte-t-il. La cadence est soutenue : chaque employé travaille douze heures par jour, de 8h45 à 21h ou de 11h45 à 23h50. Mais les pauses sont nombreuses pendant la journée. Miao Qiyang passe ses temps morts à discuter et chahuter avec ses collègues. Ou devant un miroir, pour soigner sa coupe branchée. « *Il faut s'adapter à la modernité de la ville, plaisante-t-il. En temps que coiffeurs, nous devons rester à la mode.* »

Expérience provisoire.

Comme c'est le cas dans de nombreux métiers non qualifiés, les coiffeurs viennent pour la plupart de provinces voisines de Shanghai. Ils n'ont pas de contrat de travail et ne peuvent prétendre au hukou, le permis de résidence, qui leur permettrait de s'installer durablement. Pour beaucoup, Shanghai est une expérience provisoire. « *Plus tard, une fois mariée, je voudrais retourner chez moi, au calme. J'apprend beaucoup à Shanghai sur ce travail, je pense que cela me servira plus tard à ouvrir mon propre salon. Je me donne jusqu'à 30 ans pour y parvenir* », confie Zha Xizhuoma, 25 ans. Comme elle, la plupart de ses collègues envisage de retourner dans leur province pour y fonder une famille. Quitte à abandonner la profession. Entre deux coupes, Jiang Jiabing évoque son avenir : « *Je voudrais avoir un garçon et une fille. Mais je ne veux pas qu'ils aient une vie aussi pénible que la mienne. Je voudrais qu'ils aillent à l'université et qu'ils gagnent beaucoup d'argent.* »

Guillemette Jolain



Guillemette Jolain/CUEJ

Comme chaque jour de la semaine, séance coaching pour les coiffeurs du salon Shalong, avec chorégraphie obligatoire.



Depuis 1978, la surface habitable a été multipliée par dix, tandis que la population doublait. Le nombre de mètres carrés disponible par personne est passé de 4 à

20.

Une chambre de quatre à l'université Normale de l'Est. Les facs chinoises doivent fournir un logement collectif aux étudiants.



Maria Wimmer/CUEJ

Solitudes superposées

Sous l'œil inquisiteur des surveillantes, les étudiantes apprennent bon gré mal gré à vivre ensemble dans les dortoirs.

DÈS le hall d'entrée du dortoir numéro 10, sur le campus de l'université normale de l'Est, un panneau prévient : « dortoir de filles, entrée de garçons interdite ». Une surveillante en uniforme, pas toujours accueillante, veille au grain. Chambre 403, Tang Xiaoyan, Lou Yun et leurs deux coturnes se partagent 15 m². Sol en béton, simples planches pour tout sommier et pas de chauffage, comme partout au sud du Yangzi, vieux souvenir des économies d'énergies décidées par le président



Pour leur toilette, les étudiantes doivent se rendre dans les douches communes. Maria Wimmer/CUEJ

Mao. « *L'hiver, il fait vraiment froid*, admet Lou Yun, 26 ans, étudiante en communication. *Alors, nous mangeons plus, et nous faisons plus d'exercice.* » Les couvertures chauffantes, radiateurs électriques et autres sèche-cheveux sont strictement interdits, et l'utilisation de l'électricité fermement réglementée. Dans certains dortoirs, les occupantes d'une même chambre ne peuvent utiliser leurs ordinateurs simultanément, dans d'autres, le courant est carrément coupé à 23 heures. Les chambres sont régulièrement inspectées par les surveillantes,

surnommées « ayi » (tantines), qui en détiennent les clés. « *Une fois, j'ai surpris la gardienne en train de faire du hula hoop avec le cerceau que j'avais caché sous mon lit* », raconte Jang Songmin, étudiante en journalisme. Propreté, rangement, tout est passé au peigne fin. Et chaque chambrée est notée. « *Si les "ayi" tombent sur des objets interdits, comme des bouteilles d'alcool, elles les confisquent immédiatement* », précise Tang Xiaoyan, étudiante en communication. Toute entorse est ensuite mentionnée dans le dossier de l'étudiante.

Communication difficile. Mais les « ayi » sont aussi là pour rendre service : elles distribuent le courrier, prêtent quelques outils, appellent les réparateurs en cas de besoin. Contre quelques cigarettes, elles sont même prêtes à laisser la lumière un peu plus longtemps. Le bureau du logement étudiant attribue les chambres d'autorité, en fonction des cursus et des niveaux d'études. Les étudiantes qui se retrouvent pour la plupart à vivre pendant quatre ans dans la même chambre se découvrent le jour de la rentrée. Jang Songmin a passé ses deux premières années d'études à l'université centrale des nationalités de Pékin, dans un dortoir à dix. Une expérience qu'elle aimerait oublier. « *J'ai vécu dans l'ombre des étudiantes les plus riches, se souvient-elle. Elles se moquaient de moi et crânaient avec leurs robes hors de prix. En plus, elles refusaient de faire leur part de ménage.* » Et

lorsque les étudiantes, originaires de provinces différentes, ne parlent pas le même dialecte, la communication peut s'avérer compliquée.

« Chacune de notre côté. » Dans ces moments difficiles, le seul véritable espace personnel reste le lit. C'est là, caché derrière des moustiquaires et des tentures, que les étudiantes peuvent se retrancher pour pleurer. « *Impossible d'avoir une sphère privée dans une chambre où vivent quatre personnes, soupire Yang Zhehui, 21 ans, étudiante en deuxième année d'architecture à l'université Tongji. Ce n'est pas comme dans ma chambre à la maison...* » La jeune fille aux cheveux ondulés a quand même pris soin d'emporter avec elle son confident de toujours : sa peluche Winnie l'ourson. Sans oublier le poster de l'attaquant Lukas Podolski, son joueur de football favori. Lorsqu'elle souhaite se retrouver seule, elle attend que ses camarades aient quitté le dortoir, ou bien sort marcher un peu. Elle compte aussi sur son blog pour oublier le quotidien. Elle y passe de nombreuses heures, y livre ses états d'âme, ses réflexions, ce qu'elle a vu d'intéressant dans la journée. « *Avant je pensais que nous allions être inséparables, comme une famille. En fait, nous vivons notre vie chacune de notre côté. Nous sommes juste des personnes de provinces différentes qui vivent ensemble.* »

Marion Bonnet
Maria Wimmer

Course aux logements

Dès leur admission à l'université, une chambre est automatiquement octroyée aux étudiants par le bureau du logement. En plus d'être camarades de chambrée, les filles du dortoir sont souvent aussi camarades de classe. En cas de cohabitation difficile, elles peuvent demander à changer de chambre. Cela n'est possible qu'une fois par an, pendant dix jours. Si les étudiants de premier cycle sont habituellement logés dans des chambrées de quatre à huit, voire dix personnes, ceux de master sont en principe quatre par chambre.

Les mieux lotis demeurent les docteurs, logés dans des chambres doubles avec sanitaires. Les prix varient en fonction du niveau de confort (de 450 à 2000 yuans par an). Depuis 2006, sur le campus de l'université Tongji, les étudiants peuvent choisir leur chambre sur internet. Le site est ouvert pendant deux jours à la rentrée. Commence alors une véritable course contre la montre pour éviter les chambres trop bruyantes, à proximité des escaliers, ou les chambres trop chaudes, situées dans les étages supérieurs.

Derrière la palissage, le village de mingongs

Zhao Jinping, 19 ans, vit avec ses parents sur le chantier du métro 10, où il travaille six jours sur sept.

DIX-SEPT heures trente, le soleil commence à descendre sur la petite enclave de trois baraquements de tôle entourés de murs au cœur de la ville. Zhao Jinping attend sur le pas de la porte de sa chambre que sa mère finisse de préparer le dîner. Le frère jeune homme de 19 ans, fines lunettes cerclées de fer sur le nez, t-shirt maculé de poussière sur le dos, revient de sa journée de travail. Neuf heures passées dans la bouche béante du chantier de la ligne 10 du métro sur l'avenue Siping à deux stations de l'université Tongji. Une journée de bruits, de sueur et de cris dans un ballet incessant de grues et de pelleteuses géantes. Du bout de l'index, le garçon pousse négligemment sa paire de lunettes qui glisse sur son nez et passe à table. Quelques haricots, du poulet, du bœuf, un bol de tofu, du concombre saupoudré d'épices, composent le repas, arrosé de bière tiède. Le buste penché sur son bol de riz, le geste lent, Zhao Jinping mange en silence ; c'est à peine s'il remarque les trois ouvriers, résidents de l'enclave, qui viennent de franchir la porte. Faute d'électricité dans leurs chambres, ils viennent

recharger leurs téléphones portables ici, dans la seule pièce à être équipée de prises électriques.

Cul-de-sac près des latrines.

Dans le dédale de baraquements où logent une centaine d'ouvriers, celui qui abrite les deux pièces de la famille Zhao est situé dans un cul-de-sac à proximité des latrines et des douches. Un maigre filet d'eau s'échappe de l'extérieur de celles-ci pour venir mourir dans le caniveau de l'allée centrale. Zhao Jinping l'enjambe d'un saut. Des hommes au pas indolent le regardent faire.

Slip remonté jusqu'au nombril, les ouvriers de l'équipe de jour se dirigent savon et serviette en main vers les sanitaires. Le bruit sourd de l'eau contre les parois de béton étouffe les conversations ; une fumée blanche et vaporeuse s'échappe des fenêtres ; un homme siffle un vague air de musique. Un peu plus loin, d'autres, en bras de chemise, courbés sur les éviers collectifs



Le chantier du métro de la ligne 10 devrait s'achever en 2009. Arthur Frayer/CUEJ

profitent du crépuscule pour faire leur lessive; d'autres encore transportent à bout de bras d'énormes baquets d'eau qu'ils amènent jusqu'à leurs chambres. Zhao Jinping esquisse un maigre sourire. L'unique machine à laver du campement, dont dispose sa famille, le dispense de cette tâche.

Sur son chemin Zhao Jinping croise un groupe de jeunes garçons de son âge, le torse nu, la salopette de chantier retombée sur les hanches, la cigarette aux lèvres. Les visages sont noircis par la crasse et les casques de chantier n'ont pas encore été retirés. Le groupe dévisage Zhao,

le regard moqueur, et passe sans un mot. Zhao n'a pas beaucoup d'amis ici, quatre ou cinq tout au plus, tous cousins éloignés et qui souvent travaillent quand lui se repose.

Matelas rachitiques. Zhao pénètre dans une chambre d'ouvrier dont la porte est restée grande ouverte. L'un de ses cousins habite ici.

Huit lits superposés occupent la pièce dans sa longueur. Des planches de bois fatiguées font office de sommiers sur lesquels reposent des matelas rachitiques. Le sol jonché de papiers, de casques, de vêtements en boule et de thermos d'eau chaude posés à la tête de chaque lit, n'a pas rencontré de balai depuis longtemps. Après quelques secondes, Zhao ressort. La chambre est vide.

19 h 30, la nuit s'est installée. La moiteur de la journée est retombée. En fermant la porte de sa chambre où la lumière s'éteindra à 22 heures, Zhao salue furtivement ses collègues du service de nuit qui prennent la relève. Dans douze heures, il les croquera à nouveau. En sens inverse.

Arthur Frayer

Les devis
 > 24H MAXI

Contrôle qualité
 > LA QUALITÉ TOUT AU LONG DU PROCESSUS

Le rythme de production
 > PAS DE TEMPS MORT

Le façonnage
 > UN ÉVENTAIL DE POSSIBILITÉS EN INTERNE

Le transport et la livraison
 > UN SUIVI RIGOREUX

Environnement
 > UN ENGAGEMENT DURABLE

“soyez exigeant”

ZI DE LA JUSTICE
 RUE GEORGES BESSE
 BOITE POSTALE 169
 90003 BELFORT CEDEX
 TEL 03 84 58 69 69
 FAX 03 84 22 25 64
 info@realgraphic.fr
 www.realgraphic.fr

IMPRIM'VERT
 l'imprimeur agit pour l'environnement

realgraphic
 IMPRIMEUR CONSEIL



Chercheuse en sens de la vie

Poussée par sa famille à gravir l'un après l'autre les échelons universitaires, Fan Siyun est partagée entre ses doutes d'étudiante et l'impératif de satisfaire ceux qui se sont sacrifiés pour elle.

N'OUBLIE pas d'où tu viens », lui a intimé son père pour qu'elle se souvienne toujours de ses origines. Etudiante en quatrième année d'informatique à l'université Tongji, Fan Siyun se souvient de la leçon. Né dans une famille pauvre et nombreuse d'une ville de la province de Hubei, son père est un des rares de sa condition à avoir été diplômé d'une école professionnelle d'Etat. « *Il a payé cher et travaillé dur pour s'en sortir.* » Aujourd'hui, il est fonctionnaire fiscal comme son épouse. A eux deux, ils gagnent 50 000 yuans par an et possèdent deux maisons.

Ascension sociale. « *Mes parents m'ont toujours dit : "Si tu étudies dur, tu auras une meilleure vie".* » Et, dans cette petite ville où tout le monde se connaît, l'ascension sociale ne se mesure pas par l'argent mais par la réussite scolaire. « *Celui dont l'enfant va le plus loin dans les études est plus respecté.* » Depuis son enfance, les parents de Fan Siyun lui dessinent son avenir : devenir professeur d'université ou fonctionnaire. Elle refuse fermement la deuxième option. « *Ma mère, fonctionnaire, a trop d'avantages et de pouvoirs. Je trouve ça injuste.* » Pour son examen d'entrée à l'université, son père la pousse à demander architecture, une section très renommée et disputée par de nombreux candidats. Elle ne l'aura pas, et se retrouve inscrite dans une discipline qu'elle n'a pas choisie : l'informatique. Son père l'encourage cependant à tenir les quatre années de licence après lesquelles elle pourra se réorienter.

A Shanghai, Fan Siyun rencontre des personnes ayant des idées et des buts différents des siens. Beaucoup, étudiants d'origine shanghaienne aisée, n'ont pas de grandes ambitions. « *Leurs parents ont*



Tiphaine Reynaud/CUEI

moins d'attentes et ne les poussent pas autant à grimper l'échelle universitaire pour devenir professeur ou chercheur. » Pendant sa troisième année d'études, la jeune fille s'interroge de plus en plus sur son avenir. Elle n'est sûre que d'une chose : l'informatique ne l'intéresse pas. Ses notes restent médiocres, elle n'est pas motivée. « *Je me sentais déchirée, je m'inquiétais pour mon futur. Alors j'écrivais beaucoup de poèmes* », se sou-

vient-elle. Pour réfléchir et prendre du recul, elle prolonge son cursus par une année de langue allemande, d'arts plastiques et de dessin.

Etudes de sociologie. Aux questions qu'elle se pose sur elle-même et sur le monde, elle espère, grâce à la sociologie, trouver des réponses. « *Je veux apprendre à regarder à travers les choses, à trouver la vérité. Je veux avoir des méthodes pour mieux l'appréhender.* »

Aujourd'hui, à la fin de l'année universitaire, elle voudrait enchaîner avec un master de sociologie. Mais ses parents rêvent que leur fille continue ses études à l'étranger, de préférence de l'autre côté de l'océan pacifique, aux Etats-Unis. « *C'est une grande décision. Mes parents me disent de ne pas me soucier de l'argent, qu'ils vont vendre une maison pour financer ce séjour. La pression est forte. Mais ce que mes parents veulent pour moi, sera le*

Après une enfance choyée, parfois surprotégée, il est souvent difficile de trouver sa voie et de se construire une identité.

meilleur. Tout ce que je veux, c'est les rendre heureux. »

Heavy metal. Ce sera donc la sociologie, parce qu'elle garde le cap d'une carrière universitaire, mais aux Etats-Unis. Pour l'heure, bien que Fan Siyun préfère les articles théoriques aux romans, à 21 ans elle ne se voit pas encore chercheuse. « *J'adore bouger, sortir, être en contact avec les gens. Je ne m'imagine pas rester à la bibliothèque tout le temps.* » Pour déstresser, elle écoute du heavy metal ou de la musique électronique. Au karaoké, elle chante avec une intensité qui laisse tout le monde bouche bée.

Cheveux attachés, joues rebondies, Fan Siyun ne s'intéresse ni à la mode ni au maquillage. Mais elle est gourmande et l'argent de poche qu'elle reçoit de ses parents ne suffit pas toujours. « *Quand je dois les appeler pour leur en demander plus, je suis mal à l'aise* », sourit-elle.

Maria Wimmer

D'après une étude CNN-IC parue en décembre 2007,

47 millions de Chinois tiennent un blog, dont 30 millions ont rejoint la blogosphère en 2007.

Etats d'âme et bons avis sur la toile

Les blogs des jeunes deviennent souvent leur espace intime.

SHAO Yanna le reconnaît bien volontiers, elle est une « romantique ». Depuis neuf mois déjà, elle consigne, tous les deux ou trois jours, les aléas et les détails de sa vie de couple avec Shin Bing. Les petits tracas du quotidien, les disputes et tout ce qu'elle ne peut pas lui dire en face : le blog de cette étudiante en deuxième année de publicité s'apparente à un journal intime. Si intime qu'elle est la seule à en connaître l'existence. Même son petit ami, auquel ce blog s'adresse, ignore sa démarche. Pourtant, si ce blog s'intitule « *Only speak to you* », c'est qu'elle espère secrètement qu'il le découvrira par lui-même. « *Mais c'est impossible* », confie la jeune femme, 20 ans tout juste. Elle nourrit cependant l'espoir de le lui

offrir en cadeau : « *Le jour où je serai sûre du sérieux de notre relation* », confie-t-elle en rougissant.

Entre des photos de baisers volés par son soupissant et de gâteaux au chocolat ornés d'alliances enlacées, elle publie de longues lettres enflammées. Shao Yanna ne manque pourtant guère de temps pour se consacrer à sa relation : Shin Bing est aussi son camarade de classe.

Epanchement. Cayman, le blog de Yang Lu, 21 ans, vise un public plus large que le seul cercle des amis. En deux ans, plus de 20 000 lecteurs sont tombés, souvent par hasard, sur ses chroniques musicales, télévisées et cinématographiques. Mais ce chef de classe, qui effectue une formation en alternance au sein de la chaîne

shanghaienne Dragon TV, ne se prive pas de livrer ses observations sur l'actualité. « *Je m'intéresse peu à la politique, qui m'ennuie, mais lorsqu'un événement me touche, j'aime faire part de mes émotions* », explique-t-il. Bouleversé par le tremblement de terre du Sichuan, Yang Lu a publié un long billet où il exprime sa solidarité envers les victimes et leurs familles. Extrait : « *Où que tu sois, même si les chances de te retrouver sont infimes, nous y parviendrons et nous te tendrons la main.* » Un épanchement inhabituel pour ce jeune homme sérieux : écrasé de travail à l'université et dans son entreprise, il dit ne pas avoir encore trouvé le temps d'avoir une petite amie.

Roman Bernard
Dave Kouliche

« Mon père, rééduqué à la campagne, y a rencontré ma mère... »

Li Weina, 28 ans Retour sur un parcours entre le calme provincial et les espoirs de la ville.

« **M**ON père avait 16 ans en 1966 quand il a été envoyé comme beaucoup de jeunes de sa génération à la campagne pour y être rééduqué. Il s'est retrouvé dans une petite ville de montagne, Meitan, dans la province de Guizhou. Il a travaillé dix ans dans une ferme collective avant de devenir responsable du musée de la ville. C'est là que j'ai grandi, au milieu des collines et des rivières sauvages. J'ai eu une enfance très heureuse. Mon père venait me chercher à la sortie de l'école et nous allions nous promener dans les bois. Je ramassais les pierres que je ramenais à la maison. Je les collectionne toujours. Ma mère cuisinait quand nous rentrions. Comme je suis fille unique, ma mère craignait que je ne m'ennuie. Heureusement, j'avais plusieurs cousins et cousines dans le village. Je passais des heures à jouer avec une de mes cousines sur un petit îlot au milieu de la rivière dont nous avions fait notre repaire.

Nourrir les cochons. Très tôt, mon père m'a raconté les raisons de sa venue ici. Adolescent, il voulait devenir peintre. Son arrivée à Meitan, les longues heures de travail, l'ont coupé dans son élan. Il s'est retrouvé à nourrir les cochons et porter d'énormes charges de 90 kilos toute la journée. Le choc a été rude ! La Révolution culturelle a aussi eu du bon. C'est grâce à elle qu'il a rencontré ma mère qui habitait alors ici. Surtout la



Li Weina et sa classe à 10 ans. Seuls quelques uns de ses camarades étaient eux « enfants de la Révolution culturelle ».

campagne lui a appris beaucoup de choses sur la société et les hommes. L'entraide et la solidarité notamment. A la mort de Mao Zedong en 1976, il n'est pas rentré à Shanghai, il avait refait sa vie ici. Devenu responsable du musée de la ville, il a appris à dessiner aux paysans du coin. Il s'est même rendu une année à Pékin pour exposer quelques unes de leurs œuvres dont certaines ont été vendues. Et puis en 1992, lui et sa mère ont tout de même décidé de rentrer à Shanghai. Jiang Zeming venait d'arriver au pouvoir, la situation devenait plus facile. Surtout mes parents voulaient que je bénéficie de la meilleure éducation possible et mon père n'avait plus de pers-

pectives d'évolution dans son travail. J'avais 12 ans et je ne réalisais pas du tout ce qui se passait. Bien que mes parents m'aient expliqué, je ne comprenais pas que nous ne reviendrions plus chez nous.

Vendeuse de fruits. Les six premiers mois ont été très durs. Mon père avait trouvé un travail dans une imprimerie et ma mère, jusque là cadre dans une entreprise de thé, s'est mise à vendre des fruits. Nous vivions dans une petite maison sur deux étages avec mes grands-parents, deux de mes oncles et leurs familles, soit onze personnes au total. Toutes les nuits, je pleurais dans mon lit installé dans la chambre de mes

parents. Les relations avec les autres membres de la famille étaient tendues.

Nous avons finalement déménagé dans notre propre appartement. Mon école s'est du coup retrouvée à deux heures de bus de notre logement. Je profitais des trajets pour lire mes livres de classe. Et puis la situation s'est améliorée. Mon père est devenu propriétaire de l'imprimerie et ma mère est venue travailler avec lui comme comptable, j'ai pu aller à l'université et faire des études d'architecture. Je me suis mariée il y a deux ans. Il ne me reste plus qu'à avoir un enfant, d'ici deux ans si tout va bien. »

Propos recueillis par
Arthur Frayer

Trouver sa voie dans les églises chrétiennes...

Catholiques, luthériens ou évangéliques, 50 à 70 millions de jeunes Chinois font le choix du christianisme.



Loup Besmond de Senneville / CUIEI

Chaque dimanche, de nombreux évangéliques se réunissent pour des célébrations exaltées et démonstratives.

MERCREDI 28 mai, 19 heures, rue Hengshan. 400 à 500 jeunes, bras au ciel, frappent dans leurs mains et chantent à tue-tête les paroles qui défilent sur deux écrans géants. Dans le plus grand temple protestant de Shanghai, l'office hebdomadaire destiné aux jeunes a des allures de culte du middle west américain. Un laïc, micro en main et orchestre à ses côtés, chauffe la salle en alternant chants et

prières. Mais l'excitation va maintenant decrescendo. Le pianiste se met à jouer quelques notes douces. L'officiant invite une jeune femme à monter sur l'estrade. Elle arrive à l'instant du Sichuan, sa province natale. Au bord des larmes, elle raconte le terrible tremblement de terre qui a touché la région. Evoque le moment où tout s'est effondré. Un silence total s'abat sur l'assemblée. Au fond du temple, une femme sanglote

bruyamment. La jeune Sichuanaise prie Jésus d'apaiser ses souffrances et celles de ses proches.

Voyage à l'étranger. Parmi les fidèles, Xu Naier, 22 ans, étudiante, a découvert Dieu dans sa ville natale, dans le Shanxi. Il s'est manifesté par l'intercession d'un couple américain qui lui a longuement parlé de Lui. Sa mère s'est même convertie avec elle. Son

père les a laissés faire, sans mot dire.

« Pour les catholiques comme pour les protestants, la révélation de Dieu a souvent lieu à l'occasion de la rencontre d'étrangers, ou à la suite d'un voyage en Europe ou aux Etats-Unis », confirme le père Francis, curé de Saint-François-Xavier, rue Dongjiadu.

Sun Wen, catholique de 21 ans baptisé à Pâques dernier, s'est converti en 2005 après avoir appris que son amie était atteinte d'un cancer dont elle est morte depuis. Il décide alors de commencer une « nouvelle vie ». « Je veux être quelqu'un de bien, explique ce jeune stylistique qui travaille dans une société japonaise. Lorsque je pense que je peux aider quelqu'un, je tâche de le faire. Avant, j'étais beaucoup plus individualiste. Ce qui importe, c'est le pardon. Celui que l'on demande aux autres et à Dieu. » Quand il est entré à l'université, il a dû vivre seul. « J'ai besoin de quelqu'un pour me juger et je pense que Dieu peut jouer ce rôle », poursuit-il. Depuis, il dit savoir que sa copine est à ses côtés et ne l'a pas quitté.

L'Eglise protestante, avec son prosélytisme à la page, rencontre davantage de succès auprès des jeunes. Officiellement, 16 millions de protestants cō-

... dans les temples traditionnels bouddhistes...

Ce temple bouddhiste, situé au cœur du quartier d'affaires Jingan, accueille de nombreux touristes chinois venus brûler des bâtons d'encens et jeter une pièce dans le monument central.

Mais certains jeunes viennent également s'y recueillir comme Chen Xiaoyun et Zhu Jia. De parents athées, les deux jeunes filles de 24 ans ont été chacune initiées par leurs grands-mères.

Elles viennent ici chaque fois qu'elles « se sentent tristes ou rencontrent des difficultés ». Xiaoyun pense que, même si elle ne connaît pas le nom des dieux bouddhistes, si elle rend hommage à chacun d'eux, « ça fonctionnera ! »



Louise Fessard/CUIEI

toient, en Chine, les cinq millions de catholiques. Officieusement, les catholiques seraient près de 10 millions et les protestants de 40 à 60 millions, calvinistes, évangéliques ou luthériens.

Si on peut difficilement parler de vague de conversion à Shanghai, le pasteur Liu, du temple de la rue Hengshan, revendique pourtant pour sa communauté plus de 300 baptêmes en 2007. Beaucoup sont jeunes, de 20 à 30 ans. Pour lui, la « grande crise » se situe autour du premier emploi. « Les jeunes sont perdus, explique-t-il. Ils n'ont pas forcément de questions. Ils veulent surtout parler. »

Eglises domestiques. Depuis 1949, le pouvoir communiste contraint les protestants de toutes les Eglises à se réunir en une association nationale, dont les membres sont dûment enregistrés. Mais cette branche officielle se double aujourd'hui d'une multitude de communautés dites « domestiques ».

Zhang Yi a 29 ans. Lui a rencontré Dieu en Allemagne, où il a étudié puis travaillé sept ans le domaine de la chimie. Une fois rentré à Shanghai, il rejoint une communauté d'une vingtaine de personnes, ou « famille ». Chacun des 18 districts de Shanghai a les siennes. Elles regrouperaient plus d'un millier de fidèles.

Chaque dimanche matin, un des membres accueille à tour de rôle le reste de la communauté chez lui pour une célébration autour du pasteur. Dans la sienne, Zhang Yi a rencontré « quatre ou cinq amis » qu'il voit très régulièrement, mais surtout sa future femme. Ils se marient le 7 juin. Ce dimanche matin, le culte a lieu au onzième étage d'un immeuble. Zhang Yi y a invité une jeune fille rencontrée en Allemagne, à laquelle il demande de se présenter. L'assemblée l'applaudit chaleureusement. De retour à Shanghai depuis trois jours, elle avouera plus tard que son ami lui a un peu forcé la main. Elle ne reviendra pas. « Je ne crois pas en Dieu. »

« Très peu de gens de ma génération ont une religion, dit Zhang Yi. Mais de plus en plus trouvent leur chemin vers Dieu. Dieu, pour moi, c'est celui à qui l'on peut se confier. Quand je ne sais pas vers qui me tourner, je m'adresse à lui. »

Depuis sa conversion, il prie tous les jours et s'efforce d'ouvrir la Bible régulièrement. Sa lecture préférée : l'épître de saint Paul aux Romains. « Ce texte m'évoque immédiatement les valeurs chinoises. Beaucoup de règles se rapprochent : celles qui concernent les rapports entre hommes et femmes, les relations entre parents et enfants. En les respectant, on honore aussi bien les valeurs du christianisme que les valeurs traditionnelles de la Chine », conclut-il.

Loup Besmond de Senneville



Dorothee Doublet/CUE

Devant le musée du parti communiste chinois. Être membre du PC : un sésame dont rêvent de nombreux étudiants.

... ou à l'ombre du Parti

Difficile de refuser l'offre du Parti communiste lorsque l'on songe à faire carrière.

CHEN Qiang rayonne. En deuxième année de licence en environnement, elle est l'une des trois de sa classe sélectionnés pour aller acclamer la flamme olympique ce vendredi 23 mai avec 2000 autres étudiants de l'université Tongji. C'est la deuxième bonne nouvelle du mois. Comme la moitié de sa classe, elle a aussi été choisie pour se présenter à l'examen d'entrée au Parti communiste (PCC), un test en 40 questions. Depuis trois semaines, elle y a consacré six TD de préparation, donnés par des enseignants de psychologie de sa faculté, tous membres dûment encartés. L'examen a plutôt été facile. « Je pense avoir parfaitement répondu », se félicite Cheng Qiang. Mais dans la carrière d'un membre du parti, ce n'est que la première étape d'un parcours long et toujours incertain. « Si j'ai été pressentie pour présenter ma candidature, c'est parce que j'ai de très bonnes notes et que mes profs ont observé que je donnais toujours tout pour les autres », assure-t-elle. Preuve de son esprit collectif, elle organise l'accueil de scientifiques étrangers dans sa faculté. Le bénévolat, affirme-t-elle, est une question d'honneur, comme son désir d'adhérer. Son père et son grand-père, qui en sont membres l'un et l'autre, l'ont émerveillée en lui contant l'histoire et les idéaux des communistes chinois lorsqu'elle était petite.

N'entre pas au parti qui veut. Seuls les élèves repérés par les professeurs habilités peuvent y postuler. « Je n'ai pas encore osé demander à mes enseignants de

passer l'examen, confesse Liang Kang, le camarade de classe de Cheng Qiang. *J'ai un peu fainéanté l'an dernier...* » A 18 ans, il a du temps devant lui. Selon les principes édictés dans le petit livre rouge de Mao, les nouveaux membres doivent « être matures » au moment où ils rejoignent les rangs du parti. En première et deuxième année de la fac de communication, 29 étudiants sur 340 sont encartés. En première année de master, cinq ans plus tard, ils sont 19 sur 27. « Les exigences intellectuelles et morales sont élevées », assure Zhu Jie, responsable pour l'organisation des activités du parti et de la Ligue de la jeunesse, organisation affiliée rassemblant la quasi totalité des jeunes entre 13 et 28 ans. « Il leur faut manifester une compréhension globale du monde. En tant que membre du parti, ils doivent aussi être des modèles pour leurs collègues. »

S'exprimer avec son cœur.

Une fois l'examen d'entrée passé, les postulants doivent rendre tous les trois mois un rapport sur leur vision de l'actualité. Exemple : le parcours de la torche olympique ou le séisme du Sichuan. Le rapport est manuscrit. « C'est la meilleure façon d'être sûr qu'ils expriment leurs sentiments avec tout leur cœur, lâche Zhu Jie, et c'est aussi un moyen d'éviter qu'ils copient-collent des versions digitales sur le web », où les rapports-modèles abondent.

Les rapports de Zhao Kan, 26 ans, étudiant en master de design, a convaincu Zhu Jie de son engagement sincère. Lors de la réunion de cellule, ses professeurs et camarades l'ont autorisé à franchir une étape supplémentaire. Mardi 23 mai, en début de

soirée, avait lieu la cérémonie d'intronisation à cette « plateforme des gens bien », comme il dit. Deux camarades chargés de le parrainer, l'ont aidé à préparer sa lettre de demande d'adhésion. « Je suis plein de passion, j'aime mon pays et je soutiens les principes du parti », a-t-il développé en trois parties. Devant dix membres de sa cellule étudiante, Zhao Kan l'a lue à voix haute. Ses parrains ont ensuite passé en revue ses qualités et ses défauts et finalement plaidé pour qu'il soit reçu. Zhao Kan a quitté la salle pendant le vote. « Si je ne commets pas de faute, comme de me prononcer en faveur de Taiwan ou du Tibet indépendant, souligne-t-il, je deviendrai peut-être membre à part entière d'ici un an. » Il pourra alors participer aux réunions avec droit de vote. Surtout, il pourra inscrire son appartenance au parti sur son CV : « Je suis persuadé qu'il est plus facile de devenir professeur quand on est au parti. »

La plupart des jeunes avouent à demi-mot adhérer par opportunisme. « Je veux voyager, déclare l'un d'eux. Pour cela il faut gagner pas mal d'argent. Être encarté aide beaucoup à trouver un bon job, parce que les patrons comprennent qu'on est quelqu'un de bien qui a réussi. » Yang Shu, 26 ans, a choisi jusqu'ici de se tenir à l'écart. Cet ingénieur d'une entreprise d'automobile sino-allemande s'est contenté d'organiser des tournois de foot pour la Ligue de la jeunesse. Mais aujourd'hui il s'interroge. La semaine dernière, son patron lui a amicalement suggéré de rédiger sa lettre de demande d'intégration au PCC s'il voulait rapidement progresser dans l'entreprise.

Sarah Brock
Dorothee Doublet

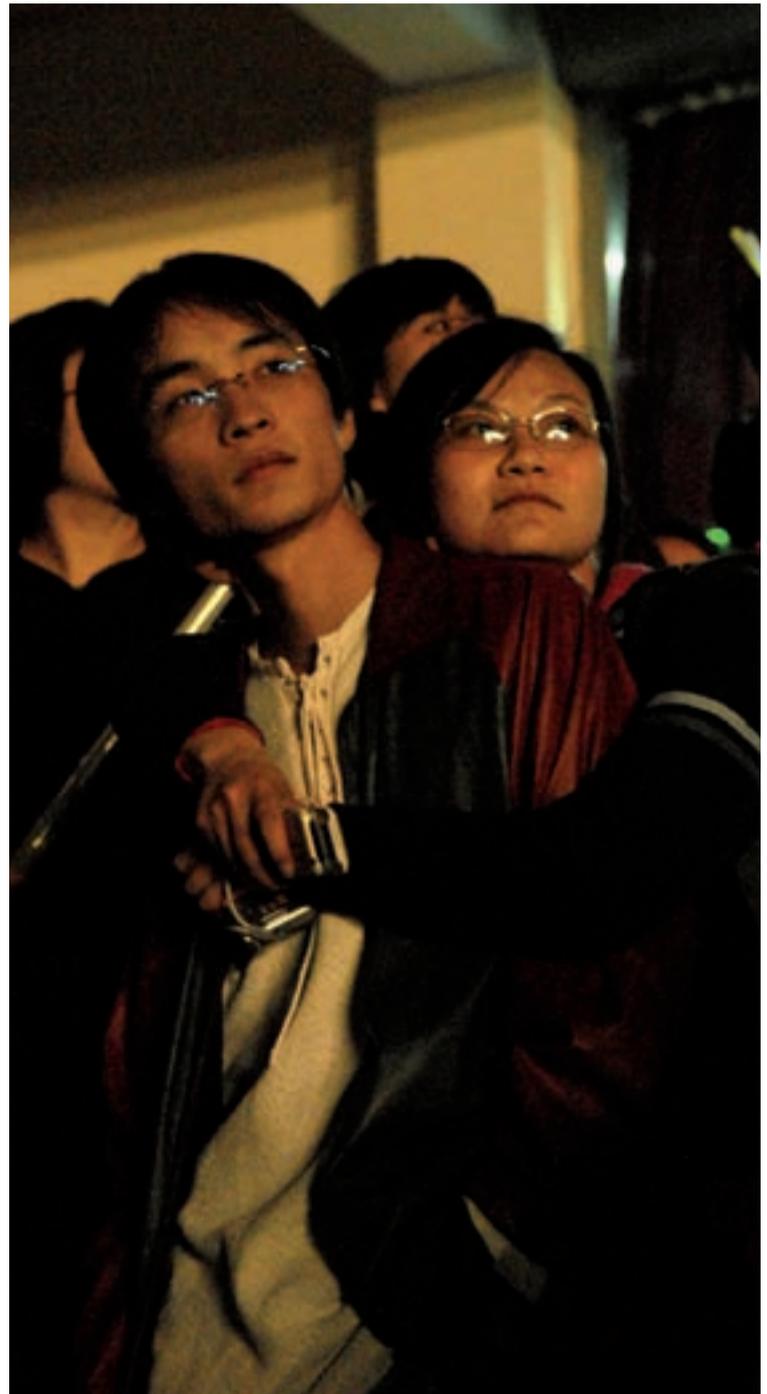


Couples : la révolution si douce

Les rapports sexuels restent, sauf exception, un sujet tabou. Officiellement, les partenaires attendent de se glisser la bague au doigt avant de passer à l'acte. Dans les faits, les relations pré-conjugales trouvent refuge un peu partout dans la ville.



Joël Turin, Louise Fessard, Eric Schings, Maria Wimmer/CUEJ



ZHANG Kanwen, 28 ans, réalisateur indépendant, a produit en 2006 un documentaire sur la sexualité des jeunes, diffusé sur internet. Dans *Hormones des années 80* (1), subventionné par un fabricant de préservatifs, une dizaine de personnes racontent leurs expériences amoureuses.

Votre film distingue la génération des années 80 de celle des années 90. Qu'est-ce qui les caractérise ?

Je suis né en 1981. J'ai voulu faire un film sur ma génération, la première à parler plus ouvertement de la sexualité. Prenons cette séquence de mon film : au matin, un garçon se réveille et se rend compte que la fille avec laquelle il a fait l'amour est déjà partie. Il éprouve un sentiment de vide et de regret. C'est typique de la génération 80 qui attache beaucoup d'importance aux sentiments, aux émotions. Un garçon né dans les années 1990, lui, ne regrettera rien. Il serait content de ce qui lui arrive et se vantera d'une nouvelle aventure auprès de ses amis pour faire le fier.

Pensez-vous que la jeunesse chinoise vive une période de libération sexuelle comme les pays occidentaux en ont connu il y a 40 ans ?

On peut dire qu'une libération sexuelle a lieu actuellement en Chine. Mais en raison du poids de la tradition, elle n'est pas aussi complète qu'en Occident. Les Chinois sont plus conservateurs. Notre culture influence profondément nos sentiments et ne peut être changée totalement, quelle que soit l'ouverture d'esprit des jeunes. Cette tradition pèse davantage sur les jeunes filles que sur les jeunes garçons.

Comment les jeunes accèdent-ils à l'information sur le sexe ?

Moi, je n'ai reçu aucune réelle éducation sexuelle à l'école. Pendant une heure, un prof nous a seulement présenté les organes sexuels. Alors il fallait se débrouiller tout seul, imaginer, puis pratiquer ! On en parlait entre copains dans le dortoir, au coucher, quand la lumière était éteinte, c'était plus facile. A l'école, ce n'est pas mieux aujourd'hui, puisque

les profs ne sont pas encore de notre génération. Mais chaque garçon a des DVD pornographiques et les jeunes s'informent sur internet.

Qu'est-ce qui distingue les garçons des filles en matière de sexualité ?

Les garçons vont rapidement parler sentiments et dire à la fille qu'ils l'aiment bien, qu'ils ne veulent que coucher avec elle. La fille, elle, va espérer que le garçon l'épousera un jour si elle accepte de faire l'amour avec lui.

Son copain lui promettra le mariage tout en sachant qu'il ne tiendra pas parole.

En public, la plupart des jeunes affirment qu'ils n'ont pas eu ou n'envisagent pas d'avoir de relations sexuelles avant le mariage. Est-ce crédible ?

Je suis certain que la plupart des couples ont des relations sexuelles avant le mariage, c'est le cas de tous mes amis. Mais le faire est une chose, le dire en est une autre.

Les raisons en sont multiples : d'abord, le sexe reste une ques-

tion très privée en Chine, nous n'en parlons jamais en public. Ensuite, il existe un fossé entre les parents et leurs enfants. Les premiers n'acceptent pas que leurs enfants aient des relations sexuelles avant le mariage, donc les enfants n'en parlent pas.

Où les jeunes peuvent-ils se retrouver pour faire l'amour ?

Ils trouvent plein de moyens de s'isoler ! Le plus souvent, le sexe se pratique à la maison quand les parents ne sont pas là. C'est plus confortable. Sinon, pour les étudiants, il y a les dortoirs de garçons accessibles aux filles. Bien sûr, les relations y sont interdites, mais c'est juste une règle. Le garçon dit à ses colocataires : ce soir, je veux la chambre pour moi, vous ne rentrez pas. Une fois, à mon université, on a été surpris par le gardien, et la fille a dû se cacher dans le placard ! Mais il y a aussi les parcs la nuit, les voitures, et bien sûr l'hôtel.

(1) www.tudou.com/programs/view/ROALQzlevcM

Propos recueillis par Chen Mengshu et Maria Wimmer

Pour s'acoquiner en toute tranquillité, les jeunes amants se retrouvent dans les parcs, voitures et autres dortoirs de garçons.

Shanghai baby,

le livre de Zhou Weihui, une jeune auteure chinoise, a fait scandale à sa sortie en 1999. Trop porté sur le sexe, il a été interdit dans son pays.



Sous les jupes des jeunes filles sages

Quatre amies étudiantes en théâtre parlent pudiquement de relations amoureuses. Fleurs bleues, elles croient au grand amour comme leur mère.

DANS une allée ombragée du campus de Tongji, quatre jeunes filles bruyantes en jupes courtes et t-shirts fluorescents arrêtent les passants en montrant du doigt les effets personnels qu'elles ont étendus sur une toile en plastique. Robes du soir un peu délavées,



Jiying, 21 ans, Chunyu, Mengxue, Jiliang toutes trois 19 ans.

longs colliers fantaisie et sandales haut-perchées sont fièrement exposés sous le regard satisfait de Chunyu, Jiliang, Mengxue et Jiying, les vendeuses d'une après-midi. Ensemble, les quatre Shanghaiennes profitent pleinement du temps libre que leur laisse leur première année d'études de théâtre.

Ne plus se cacher. Après leur garde-robe, les hommes occupent une large part de leurs conversations. « L'université, c'est la liberté, on peut avoir des copains sans se cacher comme au lycée ! », lance Chunyu en provoquant l'hilarité complice de ses trois copines. « Avec mon copain, on a gardé notre relation secrète pendant notre année de terminale, maintenant on peut sortir le week-end, aller au cinéma », poursuit-elle. Toutes quatre

sont locataires sur le campus mais le manque d'intimité des dortoirs ne leur pose pas problème. « On ne dort pas avec nos copains, c'est prématuré », sanctionne Mengxue, accroupie dans l'herbe dont elle arrache des brins. Silence gêné. Jiying, la seule à avoir franchi le pas, devient tout d'un coup la cible des regards taquins et un brin réprobateurs des trois autres. « Oui, j'ai déjà couché avec mon copain qui a 30 ans », répond-elle, tête baissée. Mais ce n'est pas pareil, je suis fiancée depuis deux mois. » « Et comment tu fais pour te protéger ? », interroge Jiliang, faussement ingénue, dont l'éducation sexuelle s'est faite sur internet. « La pilule, c'est facile à se procurer en pharmacie, mais c'est cher. C'est à l'homme de se protéger, tu vois bien comment, non ? », rétorque Jiying avec

un semblant de supériorité. « Mais maintenant que tu l'as fait, tu l'aimes plus, ton copain ? », demande Chunyu, intéressée. « Ça n'a rien changé. Au contraire, je regrette un peu, c'est un peu trop tôt. » « Au moins, toi, tu as fait selon la volonté de tes parents qui te l'ont présenté »,

rappelle Mengxue, qui considère d'un œil sévère les filles qui font l'amour sans être engagées.

Virginité. L'idée de mentir un jour sur leur virginité ne les effleure même pas. Obsédées par l'idée du grand amour et de sa consécration, le mariage, elles évoquent en cœur l'expérience de leurs mères. « La mienne, elle s'est mariée encore vierge à 28 ans avec mon père, choisi par sa famille. Et ce fut un véritable coup de foudre », raconte Chunyu d'un air inspiré. « Moi aussi, moi aussi, pour ma mère c'était exactement pareil ! », constatent-elles l'une après l'autre, gaiement. Remballant leurs stocks invendus dans la chaleur tombante, les quatre amies rentrent au dortoir, confiantes.

Mathilde Morandi
Anne-Louise Sautreuil

« J'ai eu quatre expériences amoureuses depuis mes 16 ans »

Sun Tingting, 22 ans revendique sans complexe son indépendance et sa vie sentimentale.

« **Q**UAND mon copain est parti pour Londres en décembre dernier, j'ai décidé de ne pas le suivre. Bien sûr, c'était un choix difficile, mais je veux être une femme indépendante. Je dois d'abord finir mes études d'ingénieur, même si cela ne me plaît pas trop. En ce moment, je sors avec un étudiant que j'ai rencontré dans un café design sur la rue branchée de Xinle. On a réalisé qu'on était sur le même campus, on ne s'était jamais croisé. Je l'ai trouvé drôle. Ici la drague commence par un regard. Si tu fixes un mec pendant longtemps, alors peut-être qu'il viendra te demander ton numéro de portable. S'il embrasse bien, c'est un plus. Après pour l'étincelle, c'est une autre histoire. Il y a aussi le genre ringard : tu ne sors pas avec, mais tu peux

en faire un bon ami. Tu lui racontes tes disputes pour avoir son avis. Et puis, je ne sors pas avec n'importe qui. Je suis une fille raisonnable. J'ai eu quatre expériences amoureuses depuis l'âge de 16 ans. Trois sérieuses. J'ai commencé jeune, j'étais à l'internat, c'était plus simple. Aujourd'hui, mes parents ne sont pas au courant de ma vie sexuelle mais s'il fallait leur dire, je pense que j'en serais capable. En fait, ils n'aiment pas mon comportement : j'ai l'image d'une mauvaise élève parce que je suis capable de sécher les cours, de faire plusieurs petits boulots, de sortir le soir... J'aime faire la fête, c'est vrai. Il m'arrive de boire, mais dès que ça me tourne trop la tête, j'arrête. J'ai quitté le campus universitaire il y a un an parce qu'une de mes amies me draguait. On partageait le même dortoir. Je

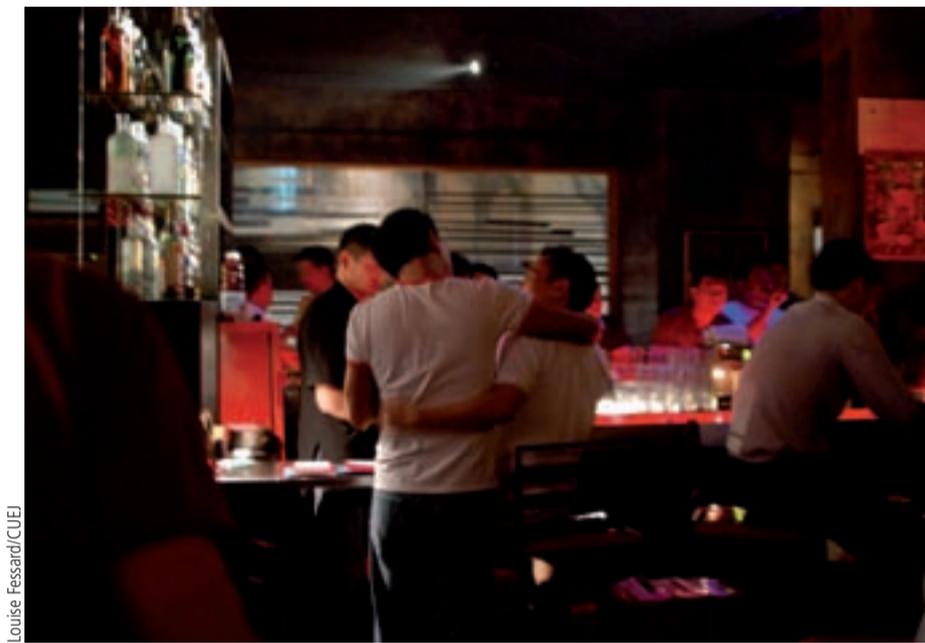
ne savais pas quoi faire. Ma mère a refusé de comprendre. Aujourd'hui, je vis en colocation et je paie moi-même un loyer de 800 yuans par mois. Je travaille dans les relations publiques pour le musée d'art moderne de Shanghai. Ça me plaît beaucoup. J'aimerais ouvrir un magasin de design sur la rue Taigeng, créer ma propre marque. Peu m'importe d'être connue. Je veux surtout gagner assez d'argent pour voyager où je veux. L'amour est une belle histoire mais je ne crois pas que cela puisse m'arriver. Il me semble qu'en Chine, une fois mariée, beaucoup de femmes deviennent comme des roseaux. Elles se courbent. Je pense qu'il est préférable d'être un arbre, avec des racines solides. »

Propos recueillis par
Manon Aubel



La mégapole, un espace de liberté pour les gays

Assumer son homosexualité est difficile quand les parents attendent une descendance.



Louise Fessard/CUEJ

il est difficile pour les hommes de se tenir par la main à Shanghai.

SAMEDI soir, 20h30, une poignée de clients masculins sirote un verre dans l'ambiance lounge du Eddy's Bar 1924, l'un des plus anciens bars gays de Shanghai. Tableaux d'art contemporain aux murs, lumière rouge tamisée qui émane du comptoir, musique douce... Dans l'un des nombreux coins d'ombre, un homme d'une quarantaine d'an-

nées, bien mis, en chemise bleue ciel, discute avec un jeune mignon en sweat-shirt sombre. Attablé devant un jus de fruits, Peter, 25 ans, fait savoir dès les premiers mots qu'il est célibataire. Plutôt élégant, en jean et polo, ce jeune homme « gay depuis six mois », originaire du Hunan, est vendeur à Shanghai depuis deux ans. Ses amis et ses parents ignorent son homosexualité : « Mes parents ris-

quent d'être déçus si je les mets au courant. » Dans cinq ans, il se voit avec une femme et un enfant et il arrêtera de fréquenter des hommes : « Je ferai tout ça pour satisfaire mes parents, par devoir. »

Peur des regards. Elwin et Tao Shitang, 24 et 27 ans, l'air timide, picorent des graines de tournesol, serrés l'un contre l'autre. Etudiants à Shanghai depuis un an, ils se sont connus sur internet, via une messagerie gay. Pour sortir, ils se rendent dans des bars homosexuels : « *Vivre son homosexualité au grand jour n'est pas simple dans une ville où de nombreuses personnes n'acceptent pas les homos. Contrairement aux filles, on n'ose pas se promener main dans la main dans la rue, par peur des regards réprobateurs.* » Pour les homosexuels venus de la campagne, l'existence d'une communauté gay à Shanghai représente malgré tout un véritable espace de liberté.

Vers 22 heures, Chen Feng, 24 ans, l'un des membres actifs de cette communauté, discute au bar du Shanghai Studio, une galerie d'art située un peu plus loin dans l'avenue Huaihai. Sur les murs, un tableau représente

un éphèbe avec des ailes dans le dos, qui enlace un autre jeune homme. Etudiant en marketing, Chen Feng organise souvent des soirées réunissant quelques uns des 750 membres du Shanghai LGBT, un réseau homosexuel shanghaien qui reste en contact via un forum internet. L'homosexualité de ce jeune homme en couple depuis quatre ans n'est un mystère pour personne dans son université. Un jour, il envisage même de la révéler à ses parents.

Pression du mariage. Un peu après 23 heures, Linson et ses amis patientent devant le Home Pink, l'une des discothèques gay de référence. A l'intérieur, il n'y en a encore personne. Agé de 23 ans, à Shanghai pour six mois avant de retourner étudier à Melbourne, Linson est bisexuel. Un jour ou l'autre, il sait qu'il devra renoncer à fréquenter des hommes : « *Je suis enfant unique, j'ai cinq cousines et aucun cousin. Je suis donc le seul à pouvoir transmettre le nom de ma famille. Mes parents vont me mettre une grosse pression pour que je me marie.* » Pour l'instant, il attend que la boîte se remplisse, pour danser dans les lumières multicolores.

Victor Nicolas



ROHM AND HAAS

imagine the possibilities™

www.rohmhaas.com

www.rohmhaas.com/lauterbourg

ROHM AND HAAS, UN GROUPE INTERNATIONAL QUI IMAGINE L'AVENIR AVEC VOUS

Rohm and Haas crée et développe des technologies innovantes et des solutions pour l'industrie des matériaux de spécialités. Ses technologies sont utilisées dans le bâtiment et la construction, les produits pour l'électronique, l'industrie, l'emballage, les transports, les cosmétiques, les produits d'entretien, l'eau, l'alimentation, la distribution ainsi que le papier.

Votre projet : vous impliquer dans une entreprise qui affirme sa volonté d'anticiper. Venez rejoindre nos salariés qui, chaque jour, s'investissent pour que Rohm and Haas donne au présent le meilleur avenir.



Supporter à plein temps

Gu Yui, fan du Shenhua, consacre l'essentiel de ses revenus à son équipe.

C'EST devenu un rituel pour les Blue Boys, l'un des trois clubs de supporters du Shenhua, la grande équipe de football de Shanghai. Tous les dimanches après-midi, au lendemain du match de leur équipe, ils se retrouvent pour une partie amicale sur le terrain omnisports du lycée Sitang, dans le district de Baoshang. L'occasion pour eux de refaire le match de la veille, et surtout de préparer le prochain auquel ils assisteront. C'est la tâche de Gu Yui, informaticien de 21 ans et organisateur des activités des Blue Boys. A la fin de l'après-midi, il recueille les noms des fans désireux d'assister au prochain match du Shenhua. Au cours de la semaine, il collecte leur participation aux frais. L'organisation est plus compliquée quand le Shenhua joue à l'extérieur. Il faut réserver les billets de bus, de train ou d'avion, voire l'hôtel lorsque la destination est lointaine. Les Blue Boys comptent 1200 fans, dont près de 200 assistent à tous les matches, déplacements compris.

L'exemple européen. Pour l'heure, « *il n'y a pas de véritable culture des fans de football comme en Europe* », déplore Gu Yui. Pour lui, l'implication dans le club de supporters est inséparable de son attachement à sa ville. Quelques années après la création de la Ligue professionnelle de football, la Jia A, en 1994, il devient fan du Shenhua. C'est seulement en 2006 qu'il adhère, entraîné par un ami, aux Blue Boys. Il s'impose rapidement comme l'un des leaders du club, prenant notamment en charge l'organisation des déplacements. Pour une saison entière, la participation va jusqu'à 30 000 yuans : 70% du revenu de Gu Yui. Un dévouement qui l'oblige pour l'instant à vivre chez sa mère, 45 ans, qui a une bonne situation financière depuis qu'elle a fondé son entreprise de confection de vêtements, dans les années 1990. Aucune raison pour lui, donc, de quitter le domicile maternel, où, débarrassé de tout souci domestique, il peut réserver tout son temps libre à sa passion. Même s'il a conscience qu'il ne pourra s'investir durablement à ce point dans son club, Gu Yui considère qu'à 21 ans, avec déjà un emploi, il a encore le temps de voir venir.

Roman Bernard

Salle à louer, pour soirée karaoké

Contre le stress des examens, les étudiants affectionnent les salles KTV.

ILS s'appellent Teo et Yang pour les filles, Tao et Zhikuan pour les garçons. Ils ont entre 20 et 22 ans et étudient les arts plastiques, la décoration d'intérieur ou l'architecture. Tous vont, à des fréquences diverses, chanter au karaoké. Ils évoquent le besoin de se « *relaxer* », après le stress des cours ou des examens, parfois à l'occasion de soirées d'anniversaire. Pour eux, le KTV est aussi le moyen de rencontrer de nouveaux amis, par l'intermédiaire d'une connaissance commune. Les deux filles, d'une part, et les deux garçons, d'autre part, ne se connaissaient pas avant la soirée. Leur ami commun, Shuo, les a présentés à cette occasion. A la fin de la soirée, les jeunes gens échangeront leurs numéros de téléphone.

Esprit intimiste. Contrairement aux karaokés européens, où le chanteur amateur se produit devant toute une salle, les karaokés chinois sont plus intimistes : chaque groupe réserve à l'avance une salle privée. A l'intérieur, un grand écran, des canapés et une borne informatique, sur laquelle les chanteurs effectuent la programmation.



Loup Besmond de Senneville/CUEJ

Outre les variétés chinoises comme les tubes *Snail* du Taïwanais Jay Chou ou *Eyes on me* du Hong-Kongais Wong Faye, les classiques de la chanson anglo-saxonne dominent. Les soirées de karaoké, qui démarrent en général assez tôt, peuvent durer jusqu'au petit matin. Même s'ils sont ouverts toute la semaine, c'est surtout le week-end que les KTV reçoivent leur plus forte affluence.

Une sortie abordable pour les jeunes, majoritaires dans ces lieux de divertissement : la location d'une salle revient à 400 yuans environ pour quatre heures, à partager entre les participants, jusqu'à une dizaine de personnes par salle. Pour prendre part à une soirée, nul besoin d'être un authentique mélomane : Zhikuan avoue ne jamais écouter de musique chez lui.

Roman Bernard

Pour 400 yuans, on peut passer une soirée à dix.

« Une évolution lente des mentalités »

Si la publicité est partout, les annonceurs s'interdisent trop d'audace.

ECRANS plasma dans la rue diffusant en permanence leur lot de spots publicitaires, bus et appuie-tête des taxis dotés de petits écrans où défilent des annonces. Les jeunes Shanghaiens, qui ont grandi dans cet univers de communication intrusive, n'ont pas pour autant le même rapport à la publicité que leurs congénères européens ou nord-américains.

« *Les agences de pub doivent composer avec l'évolution, parfois assez lente, des mentalités*, analyse Wei Liang, concepteur-rédacteur chez JJ Communication Group. *En ce qui concerne la cible jeunes, nous ne pouvons pas encore nous permettre d'utiliser l'humour décalé des publicités européennes. Nous devons rester très terre-à-terre.* » Une assertion confirmée par Camilla Yu, consultante senior au sein de l'agence de planning-média Mediashare, filiale du britannique GroupM. « *Le paysage commence à changer, mais jusqu'à présent les annonceurs restent prudents et privilégient les spots focalisés sur le produit et ses attributs.* »

Les marques internationales commencent toutefois à défricher de nouveaux territoires de communication pour construire une image basée sur des valeurs plus abstraites.

Trois modèles. Camilla Yu distingue trois modèles publicitaires émergents. Le premier, très présent à l'approche des JO de Pékin, est l'exaltation de la fibre patriotique des jeunes. De grandes firmes comme Adidas ont saisi l'intérêt qu'elles pouvaient tirer de ce regain de nationalisme. Le dernier spot de la marque aux trois bandes, dont tous les jeunes se délectent, met en scène l'équipe nationale féminine de volley-ball épaulée par le peuple chinois tout entier.

Deuxième modèle, inspiré des techniques occidentales, l'utilisation de stars consensuelles et fédératrices. Actuellement, le chanteur taïwanais Jay Chou remporte de loin les suffrages des annonceurs visant le public jeune. Le troisième modèle concerne les moins de 20 ans. « *Cette génération est plus individualiste, plus sensible à la mode, au design et au bien-être*, explique-t-elle. *Elle dispose de davantage d'argent de poche, c'est une cible importante. Les annonceurs doivent faire sentir*

aux jeunes qu'ils sont uniques pour les attirer. Mais aussi jouer sur les codes américains, auxquels ce public est de plus en plus sensible. »

Un phénomène que les entreprises chinoises commencent à appréhender : des marques de vêtements de sport locales comme Metersbrown ou Anta copient souvent, en flirtant avec le plagiat, les spots de firmes américaines du secteur, au premier rang desquelles figure Nike.

Jeunes conservateurs. Quant aux espaces de diffusion les plus prisés pour toucher les jeunes, ce sont, sans surprise, « *les émissions de télé-réalité* », affirme Ivy Liu, chercheuse à Ipsos-Shanghai. Les annonceurs se livrent à de véritables batailles rangées pour obtenir le droit de sponsoriser ces shows. Dernier grand vainqueur : Sprite, qui diffuse un clip de 15 secondes au générique de « My show », l'une des Star Academy locales. Le slogan : « *Fresh and cool* ». Un message suffisamment vague pour ne pas choquer une jeunesse que Wei Liang, créatif parfois frustré, désigne comme étant « *encore très conservatrice* ».

Dave Kouliche

167 : c'est, pour 100 foyers, le nombre de téléviseurs couleur recensés en 2006. Il n'y en avait que 25 en 1990.



1



2

(De gauche à droite) Plus de mille étudiants (1) étaient au forum de l'emploi, à Shanghai, pour convaincre des recruteurs privés (2 et 3). D'autres ont choisi de servir l'Etat, comme ces militaires (4).

Après les études, c'est pas gagné

Les jeunes diplômés jouent des coudes pour décrocher leur premier travail. Partent avec une longueur d'avance les Shanghaiens qui savent faire jouer leur réseau. Les autres doivent parfois revoir leurs ambitions à la baisse.

C'EST le dernier forum pour l'emploi avant la remise des diplômes 2008. Quelque mille étudiants se bousculent devant les stands de grandes entreprises. Tailleur et chignon stricts, la main agrippée à ses CV, Li Xiaojie, 23 ans, attend patiemment son tour. « Je dois absolument trouver un travail, et vite, confie cette future diplômée en génie civil. Mais la concurrence est rude, il y a environ dix candidats pour une seule offre. » Pour éviter de se retrouver au chômage, cette jeune Shanghaienne s'est lancée dans la recherche d'emploi il y a plus d'un an. « Entre internet et les forums, tout mon temps libre tourne autour de ça, raconte-t-elle. Après les cours, je passe au moins cinq heures par jour sur les sites de recherche d'emploi. Mais bon, c'est inutile, car, dans une grande ville comme Shanghai, rien ne vaut les relations. »

Avec ou sans hukou. Des relations, Lu Yongrui, 23 ans, originaire de Suzhou, dans la province du Jiangsu, n'en a pas. « Je ne suis pas de Shanghai, alors pour moi, la recherche d'emploi se complique, affirme ce futur diplômé d'une licence en audiovisuel. Je n'ai aucun ré-

seau et surtout, je ne parle pas le dialecte shanghaien, ce qui, est éliminatoire. Et beaucoup d'entreprises n'embauchent que des Shanghaiens. » Autre problème : le hukou de Shanghai, indispensable à terme, pour travailler ici dans de bonnes conditions. Pour l'obtenir, les non-Shanghaiens privilégient les concours de fonctionnaire ou postulent auprès d'une grande entreprise publique. Lu Yongrui a renoncé depuis longtemps à entrer dans une chaîne publique faute de Guansci local, l'indispensable réseau d'obligations mutuelles qui, seul, ouvre efficacement les portes. « Je resterai à Shanghai avec ou

sans hukou, affirme-t-il, persuadé de pouvoir s'en sortir. Ce sera plus compliqué et moins rémunérateur mais je suis prêt à faire des concessions, car il faut bien payer le loyer. »

Légende urbaine. « De plus en plus d'étudiants viennent à Shanghai avec l'idée qu'on peut y faire fortune, mais c'est une légende urbaine », constate Zhu Huazhen, responsable du bureau d'aide pour les diplômés de l'université Tongji, à Shanghai. Tous les ans, 50 à 60 étudiants viennent lui demander une aide pour rédiger un CV ou réussir un entretien d'em-

bauche. « Le problème est qu'ils n'ont aucune expérience professionnelle et aucune idée de ce qui les attend. Si 95% des étudiants d'une bonne université trouvent un emploi, avec la concurrence, le salaire n'atteint pas la moitié de leurs espérances. » Une fois face aux propositions de salaire, c'est en effet souvent le choc pour ces futurs actifs. « Le meilleur salaire qu'on m'ait proposé après toutes ces années d'études, c'est 3000 yuans par mois, s'étonne Li Xiaojie. Le pire, c'est que si je ne trouve pas mieux, il va falloir accepter car je ne veux plus être un poids pour ma famille. »

Ratiba Hamzaoui

Quand les tortues de mer rentrent au pays

De plus en plus d'étudiants, partis à l'étranger, reviennent dans leur pays natal pour y travailler, comme les tortues de mer pour y pondre leurs œufs.

DE la famille des reptiles, la tortue de mer possède la caractéristique de revenir pondre à l'endroit où elle est née. Un parcours qu'empruntent aussi les étudiants chinois qui tentent l'aventure à l'étranger et qui, pour la plupart, reviennent travailler au pays. Peu d'étudiants chinois disent

souhaiter réellement travailler à l'étranger. Etudier en Europe ou aux Etats-Unis par exemple, c'est avant tout se donner une plus-value pour trouver le meilleur job possible. En 2006, la municipalité de Shanghai recensait 10 582 Shanghaiens dans ce cas. Un chiffre en augmentation de 25% par rapport à 2004.

Etudiant au centre sino-allemand de l'université Tongji (Chinesisch-Deutsches Hochschulkolleg, CDHK), Dong Xuan prépare son mémoire d'ingénierie mécanique et il a effectué deux stages en Allemagne. Déjà, Volkswagen lui a obtenu un poste à Shanghai. « Connaître l'allemand vaut de

En 2007, la population active des 15 à 59 ans a baissé pour la première fois à Shanghai, passant à **9,76** millions de travailleurs contre **9,81** en 2006.



3



4

Photos Ratiba Hamzaoui (1,2 et 3) et Louise Fessard (4)/CUEJ

l'or, surtout ici, s'exclame-t-il. C'est un énorme avantage pour ma carrière. » L'année dernière, le consulat allemand de Shanghai a délivré plus de 1600 visas étudiants.

Réussite assurée. Au CDHK, les 300 camarades de Dong Xuan n'ont guère de soucis sur leur avenir professionnel. 100% des élèves du centre trouvent un emploi à la sortie de leurs études. Le CDHK, qui propose un double cursus avec l'université de la Ruhr, est financé par une trentaine d'entreprises allemandes, parmi les plus importantes : Volkswagen, Siemens, Bosch, Bayer, Thyssenkrupp... Elles piochent dans ce vivier formé à l'allemande et par des Allemands. « Pour recruter, les entreprises s'adressent directement à nous, explique Anja Feldmann, professeur d'allemand au CDHK. Les embauches passent beaucoup par les contacts personnels des professeurs qui, bien souvent, travaillent dans ces firmes. » Selon elle, le salaire de départ n'est pas primordial.

Monter dans la hiérarchie. « J'aimerais travailler dans une entreprise allemande, parce qu'elles ont bonne réputation, et on peut y atteindre une situation élevée », confirme Shi Zhigang, en première année de master d'ingénierie automobile au CDHK. « Maîtriser la langue de l'entreprise permet en effet d'entrer plus facilement en contact avec les dirigeants, et donc de monter dans la hiérarchie plus rapidement », confirme Nicolas Minolas, directeur d'une société de recrutement et de placement de *returnees* – expres-

sion utilisée pour qualifier ces expatriés qui rentrent au pays après une expérience à l'étranger – à Shanghai. Toutefois, si parler une langue étrangère permettrait d'assurer un salaire mirobolant il y a une dizaine d'années, cela reste aujourd'hui toujours payant, mais ce n'est plus synonyme de jackpot.

Marion Bonnet
Victor Nicolas

Shanghai est la première ville de Chine à avoir instauré un salaire minimal, en 1993. En 2008, il est passé de 840 à **960** yuans par mois.

Anglais obligatoire

Maîtriser une deuxième langue est indispensable pour gravir les échelons.

L'English Corner of Wall Street English Institute du district de Hongkou ne désemplit pas. Des Shanghaïens viennent y parfaire leur niveau d'anglais à travers des discussions thématiques avec un professeur. Aujourd'hui, la conversation porte sur le tremblement de terre au Sichuan. Occasion pour de nombreux participants de faire part de leur émotion, dans un anglais parfois approximatif.

La plupart de ces étudiants sont jeunes. Quand on les interroge sur ce qui les pousse à améliorer leur niveau d'anglais, on retrouve sans cesse les mêmes réponses : avoir de bonnes notes aux examens universitaires, obtenir un meilleur emploi ou partir vivre à l'étranger.

« La maîtrise de l'anglais est devenue un véritable enjeu pour la jeune génération, insiste Iain Young, cadre au sein du Wall Street English Institute de Pudong. Ceux qui ne parlent que le chinois ont désormais un réel handicap : par exemple, une réceptionniste de banque incapable de converser en anglais verra son salaire mensuel plafonné à 2000 ou 3000 yuans maximum. »

Mais tous les jeunes ne parient pas sur l'anglais : certains choisissent de se démarquer en étudiant l'allemand, l'espagnol, le japonais ou le français. Objectif : séduire les entreprises étrangères.

Pierre-Louis Lensele

La fonction publique, un cocon très prisé

La carrière dans l'appareil d'Etat attire les jeunes. A la clé, stabilité de l'emploi et avantages sociaux.

A 27 ans, Zhou Wenjia fait partie des 1 389 000 Shanghaïens qui travaillent pour l'Etat. Diplômée en management du sport, cette jeune femme grande et élancée a choisi la filière publique au détriment du privé et de ses salaires plus rémunérateurs. « J'ai hésité entre les deux à la sortie de l'université, raconte-t-elle, attablée à la terrasse d'un Starbucks proche du stade de Shanghai. Mais le rapport salaire-stabilité de l'emploi est meilleur dans la fonction publique. En travaillant pour le gouvernement, je ne risque pas d'être renvoyée à cause d'une erreur de management. »

Une histoire d'étiquette.

Chargée de communication au département des sports de la municipalité de Shanghai, elle gagne environ 4000 yuans net par mois : « J'ai gravi les échelons petit à petit et aujourd'hui, je travaille sur les grands événements comme le grand prix de Formule 1, les matches de football, de ping-pong... » Contractuelle depuis ses débuts, il y a cinq ans, elle vise aujourd'hui les galons de fonctionnaire. En janvier, elle passera l'examen pour le devenir : un test écrit portant sur ses capacités de synthèse et de gestion administrative, puis un entretien avec ses futurs supérieurs.

« Je ne stresse pas trop, explique cette Shanghaïenne pur souche. C'est juste une histoire d'étiquette : que je sois prise ou pas, je garderais le même travail et le même salaire. Mais la concurrence est forte car il y a de plus en plus de candidats pour un nombre de places quasi équivalent (1). »

Atouts. La carrière publique séduit toujours les jeunes, notamment les diplômés. Au delà de la sécurité de l'emploi, travailler pour l'Etat est souvent synonyme de réussite et d'avantages sociaux. Assurance chômage, santé, caisse de retraite et aide pour l'accès à la propriété : les cotisations sociales représentent un quart du salaire brut de Zhou Wenjia (1000 yuans). « Les avantages sont moins importants que dans le secteur bancaire mais ils comptent parmi les plus élevés, dit-elle. Et le montant des cotisations augmentera si je deviens fonctionnaire. »

Dans ce contexte, certains atouts peuvent changer la donne pour les aspirants fonctionnaires. Si avoir la carte du parti n'est pas obligatoire, « cela peut faire la différence entre deux candidats de même niveau lors des examens », assure Zhou Wenjia.

Pierre Demoux

(1) Le nombre de fonctionnaires à Shanghai était de 1 809 000 en 2000.



Malgré la compétition et le stress, les étudiants s'autorisent quelques instants de détente.



Anne-Louise Sautreuil/CUEJ

Une carrière planifiée au millimètre

A 25 ans, Joyce affiche ses ambitions. Pour percer dans la finance, elle est prête à tous les sacrifices.

TRAVAILLER dans une société internationale est un rêve partagé par de nombreux étudiants. Pour Chen Yi, qui préfère qu'on l'appelle Joyce, il est devenu réalité lorsqu'en 2006, fraîchement diplômée d'un « double bachelor degree » en économie et en management de l'Université de Shanghai, elle a intégré la Hang Seng Bank, filiale d'HSBC. Depuis, sans compter ses heures, elle s'est taillée une place dans l'équipe des gestionnaires de portefeuilles bancaires de particuliers. Six jours sur sept, de 9 à 21 heures, elle travaille au 27^e étage de la tour de la bourse de Shanghai, à Pudong. Un poste obtenu après deux ans de bons et loyaux services dans une agence du quartier du temple Jingan, un lieu où elle a conservé des habitudes : cinq heures de shopping hebdomadaires dans le gigantesque centre commercial, pour se « relaxer ». « Ce changement de poste m'a éloigné de mon appartement mais l'essentiel est d'avoir un bon travail », insiste-t-elle.



Pierre-Louis Lenseil / CUEJ
Le shopping permet à Joyce de se relaxer.

Joyce sait ce qu'elle veut et, au sujet de son avenir, elle n'hésite pas à parler de « ses plans ». Tout semble dé-

cidé : dans un an, elle compte se marier, dans deux, elle mettra au monde son unique enfant. Mais pas question que sa vie personnelle compromette sa carrière professionnelle : son fils ou sa fille sera confié à ses parents, Shanghaiens installés depuis peu à Haikou, au bord de la mer. « Il n'est pas possible de gérer en même temps une carrière et l'éducation d'un enfant, cela serait beaucoup trop stressant. Haikou est à deux heures et demi de Shanghai, je pourrai y aller souvent. » Joyce fait entièrement confiance à sa mère, ancien médecin, et à son père, retraité de l'immobilier, pour prendre soin de son enfant : « Ils m'ont toujours encouragée et soutenue », insiste-t-elle.

Rester à Shanghai. Son petit ami et futur mari, lui aussi enfant unique, Joyce l'a rencontré sur son lieu de travail : « Nous travaillions ensemble et, rapidement, nous sommes tombés amoureux. Dès lors, il fallait que l'un de nous deux change d'employeur. On a un peu discuté et c'est finalement lui qui a rejoint une autre banque, spécialisée dans la gestion de

portefeuilles d'entreprises. » Ainsi, tous deux poursuivent une carrière similaire, dans le domaine bancaire, et souhaitent rester à Shanghai. « Aujourd'hui, je ne parle plus de "mes plans" mais de "nos plans" », assure la jeune femme dans un éclat de rire.

Une promesse de réussite. « Devenir chef » : une des ambitions affichées sans ambages par Joyce. Elle s'attend, bien entendu, à devoir faire face à la concurrence de ses collègues masculins : « A mon poste actuel, c'est plutôt un avantage d'être une femme car j'exerce un métier basé sur le contact et le relationnel avec les particuliers. Mais je sais que pour la suite de ma carrière, ce sera plus difficile. » Joyce dit aimer les défis, elle en parle avec cet air à la fois sérieux et détendu. Elle est habituée à porter la pres-

sion sur ses épaules. Enfant unique, elle était pour ses parents une promesse de réussite et la dépositaire de toutes les attentes. « Mon enfance a été assez préservée, se souvient-elle. La pression s'est accentuée en grandissant. Une fois diplômée, je devais trouver rapidement un bon travail pour qu'ils n'aient pas gaspillé l'argent dépensé pour mon éducation. »

Mais son métier actuel et ses ambitions de carrière ne sont qu'une étape vers son vrai rêve : « Je n'en suis qu'au début, affirme-t-elle. Ce que je voudrais, à terme, quand j'aurai gagné assez d'argent pour vivre confortablement, ce serait de ne plus avoir à travailler tous les jours. Pourquoi ne pas ouvrir, quand j'aurai autour de quarante ans, une boutique de fleuriste ? »

Pierre-Louis Lenseil

Le choix de la liberté

Amoureuse des femmes et de la cuisine, Sailing, s'assume presque au grand jour.

DROITE, la tête penchée sur son plan de travail, Sailing fait courir son couteau le long d'une aubergine fraîchement lavée. De ses doigts aux extrémités noircies, elle ras-

semble carrés de légumes et gingembre coupé qu'elle fait atterrir sur le fond crépitant d'une cocotte en fonte.

Dans un nuage de vapeur âcre, cette cuisinière de profession

de 28 ans parsème d'herbes ciselées et de piment rouge sang son plat sichuanais. Aujourd'hui, elle a des invités. « *Tout l'attrait de la cuisine consiste à passer du temps en coulisses, afin de donner aux autres le plus de plaisir possible* », explique-t-elle, un œil sur ses casseroles. « *Et dire que j'ai failli rester comptable* », lance cette enfant rebelle de Yuan qui, après son refus de passer le gaokao — le concours d'entrée à l'université — avait dit oui à ses parents pour un cursus de comptabilité en Australie.

Loin de sa ville d'origine, elle s'inscrit en secret dans une école de cuisine occidentale et

en profite pour vivre à ciel ouvert son homosexualité, dont elle a eu la révélation au lycée. A Melbourne, elle emménage avec une femme.

Confrontation difficile. De retour en Chine, ses parents l'assaillent. Ils lui présentent des hommes et lui trouvent une place de comptable dans un hôtel tenu par un ami. « *J'étais incapable de rédiger une lettre de motivation, encore moins de me marier. Le temps était venu de leur parler* », relate Sailing. La confrontation est difficile pour cette fille unique qui ne parvient qu'à avouer une bisexualité, peut-être passagère.



Stéphanie de Silguy / CUEJ

Sailing, 28 ans, est devenue cuisinière professionnelle contre l'avis de ses parents.

« *C'était difficile de voir ma mère souffrir, mais c'était le prix à payer pour être libre* », affirme-t-elle.

En attendant l'arrivée de deux femmes rencontrées grâce à son profil lesbien sur QQ chat, un site de discussion, elle installe le cuiseur à riz à terre, près de la table dressée.

Priorité à la discussion. « *Depuis mon arrivée, il y a un mois je n'ai pas encore eu le temps de me faire beaucoup d'amis* », raconte-t-elle de son timbre grave, au lendemain de sa première sortie dans l'une des rares boîtes lesbiennes de la ville. « *Ma priorité n'est*

pas de trouver l'âme sœur, mais de rencontrer des femmes avec lesquelles je peux discuter librement. »

A l'approche de sa colocataire dans la pièce, Sailing, qui ne lui a encore rien dit de sa sexualité, baisse la voix. « *Je ne veux pas qu'elle ait l'impression de vivre avec un homme* », justifie-t-elle, en ébouriffant ses cheveux courts. Adossée au pas de la porte, une main dans la poche de son bermuda, elle guette les craquements de pas de ses convives encore inconnues dans l'escalier en bois sombre.

**Mathilde Morandi
Anne-Louise Sautreuil**

Talons hauts et dessous chics pour le bonheur des shoppeuses

Fières de leur réussite professionnelle, elles revendiquent leur statut de femmes indépendantes.

ELLES se surnomment les « Sex in the city ». Comme leurs héroïnes, elles affichent leur célibat, leur réussite professionnelle et leur pouvoir de consommatrices.

Ce samedi après-midi, Yan Yan, Diane et Suzie Q. se sont donné rendez-vous devant le Starbucks du Xintiandi (Nouveau paradis), enclavé à la mode occidentale, au cœur du quartier d'affaires de Luwan. Mini-jupes en jean, portefeuille en bandoulière, elles fixent les derniers détails de leur journée autour d'un café frappé. Sans trop d'hésitations, leur choix se porte sur « *la rue des chaussures* ».

Dans un cliquetis de talons, les trois copines se lèvent et hèlent le premier taxi. « *Le métro c'est bondé et avoir sa propre voiture c'est un gouffre financier, justifie Yan Yan, titulaire du permis. L'autorisation de conduire à Shanghai coûte 50 000 yuans soit la moitié du prix d'une voiture, sans compter l'entretien et la parking estimés à 2000 yuans par mois !* »

Essayages. La course est rapide et elles s'engouffrent sans plus tarder dans les minuscules boutiques de la rue Yueyan. L'œil expert, elles ouvrent une à une et en jouant des coudes les centaines de boîtes d'escarpins dégriffés, qui s'entassent dans 10m². Trois échoppes plus loin, Yan Yan ressort avec un premier objet de convoitise aux pieds, marchandé avec assurance. Quant à Diane, elle essaie tout ce qu'elle trouve d'extravagant, en quête des compliments de ses acolytes.

Bredouille, Suzie Q, la benjamine de 26 ans, entraîne les deux autres dans une boutique de lingerie où la propriétaire les accueille en amie. « *C'est nouveau pour les Chinoises de s'intéresser aux dessous. On s'occidentalise* », note Suzie Q, les mains



Anne-Louise Sautreuil/CUEJ

Suzie Q., Diane et Yan Yan terminent leurs emplettes du samedi dans une boutique de lingerie du district de Xuhui, avant de poursuivre la soirée dans une boîte de nuit.

dans un tiroir de culottes. Tour à tour, elles se bousculent devant la cabine d'essayage et se lancent des regards charmeurs autour du miroir central. La nuit tombée, le trio amateur de cuisine aigre-douce fait escale dans un restaurant tenu par la municipalité.

Rassasiées. Satisfaites de leur moisson, les filles se mettent à parler argent. « *Aujourd'hui j'ai dépensé 1300 yuans. Une grosse journée shopping comme celle-ci n'arrive qu'une à deux fois par mois* », explique Yan Yan, 27 ans.

Privilegiées dans les faits, les trois jeunes filles refusent de se considérer comme des nanties. « *D'accord, on gagne plus que la moyenne, mais c'est loin d'être de la chance. Nos parents ont beaucoup in-*

vesti pour nos études et nous avons travaillé avec acharnement », justifie Yan Yan.

Rassasiées, déjà apprêtées, elles prennent le chemin d'une boîte mexicaine en plein air, « *le karaoké c'est trop calme* ». A peine arrivées sur place, Suzie Q, qui commande au serveur un cocktail Sex on the beach, essuie les sarcasmes réprobateurs d'une femme plus âgée, assise à leur table. « *Elle nous a prise pour des prostituées, cette idiote* », réagit Diane choquée. « *On se fiche de ne pas faire comme tout le monde, s'emporte Suzie Q. On sort, on n'est pas pressées de se marier et tant pis si ça dérange.* »

Main dans la main, elles disparaissent, sans plus tarder, dans la foule des danseurs.

**Mathilde Morandi
Anne-Louise Sautreuil**

Mi-cigales, mi-fourmis

Diplômée d'HEC et travaillant pour Publicis depuis un an, Yan Yan gagne environ 15 000 yuans par mois, cinq fois plus que le revenu moyen d'un Shanghaien (2900 yuans). Elle consacre 20% de son budget à la location de son appartement. Shopping et sorties représentent 15% de ses dépenses. La nourriture près de 5%, les cours de danse et de formation professionnelle environ 10%. Le reste, la moitié de ses revenus, est placé sur un compte. « *En Chine, on ne se sent jamais vraiment en sécurité, on ne sait pas de quoi demain sera fait* », justifie-t-elle. Un exemple que Suzie Q, assistante de direction dans une société chinoise, aimerait pouvoir suivre. « *Je n'économise qu'entre 20 et 30% de mes revenus, regrette-t-elle. Même si mon salaire augmente de 15% par an, c'est difficile de suivre la flambée des prix.* » Les deux femmes espèrent gagner plus pour s'acheter un appartement sans compter ni sur leur famille, ni sur celle de leur futur époux. Si tout se passe comme prévu, elles pourront bientôt verser 10% de leur salaire à leurs parents, restés à Nankin et en Mongolie intérieure.



Loin des yeux, près du fleuve

Dragueur de boue, Tang Qingbing passe tout son temps sur le Huangpu. Sa petite amie, elle, est restée au village.

Lors de ses jours de repos, Tang Qingbing joue au mahjong avec d'autres immigrants du Hebei.

Il en avait assez de travailler sept jours sur sept. Il y a trois mois, Tang Qingbing, 21 ans, a quitté son emploi de magasinier dans un supermarché pour devenir mousse à tout faire, sur un navire qui drague la boue du Huangpu. Il effectue les tâches les plus ingrates mais, après deux jours de service, il bénéficie de

deux jours de repos. Ses revenus n'ont pas souffert du changement d'activité : le patron du magasin le payait 1200 yuans par mois. Grâce à un système de primes son nouveau job peut lui en rapporter jusqu'à 2000.

Quand il ne navigue pas sur le Huangpu, Tang Qingbing y vit. Sa compagnie lui fournit le cou-

cher sur une barge aux murs bleus tachés de rouille amarrée dans le petit port de Sancha, un hameau à flot sur la rive droite de la rivière, tout au nord de Shanghai. Là, non loin de l'embouchure du fleuve Yangzi, s'agrippent un temps quelques coques de passage : bateaux de pêche, péniches transportant du carburant, du sable ou collectant des métaux...

Gagner de l'argent. Le jeune marin partage une cabine d'environ 8 m² avec deux couples dont l'un avec un enfant en bas-âge. Quatre lits occupent la longueur. Un minuscule couloir central sert d'espace commun pour cuisiner, regarder la télévision... Son cousin, sa femme et son fils occupent la pièce mitoyenne meublée à l'identique. C'est lui, installé à Shanghai depuis 12 ans, qui a aidé Tang Qingbing à vivoter quand il est arrivé à l'âge de 15 ans dans la mégapole. « Je n'ai pas eu de bons résultats à l'école. Je voulais gagner de l'argent, raconte-t-il. J'ai quitté le Hebei, ma province natale, pour le rejoindre ici. »

Au bout de quelques mois, son cousin lui a trouvé un emploi dans un supermarché, à 200 mètres de là. Le même lui a dernièrement dégoté une place dans la compagnie où il travaille.

Les jours de récupération qui font l'intérêt de son nouveau boulot, Tang Qingbing les occupe en jouant aux cartes et au mah jong avec les rares amis qu'il a connus

au supermarché. Les hautes tours de Pudong, le Bund et les centres commerciaux ne l'intéressent pas. « Mes amis n'y vont jamais et moi, je ne veux pas y aller tout seul. » Il ne possède pas le permis de résidence de Shanghai : « Mon ancien patron travaille ici depuis plus de dix ans et n'en a jamais obtenu. »

Le Nouvel an chinois, en février, est l'unique occasion où Tang Qingbing retrouve ses proches. Rallier la province du Hebei, en train, lui prend 18 heures. Il reste alors 20 jours chez ses parents âgés d'« environ la cinquantaine, je crois » qui cultivent coton, blé ou maïs selon les saisons et auxquels il a envoyé 4000 yuans l'an dernier.

Demande sans réponse. Là-bas, il aime passer du temps avec sa petite amie, du même âge que lui, qui travaille dans la ferme de ses parents et avec ses sœurs de 27 et 22 ans, toutes deux mariées. L'aînée vend des pièces détachées de voiture à Shijiazhuang, dans la capitale de la provinciale. L'autre travaillait à Pékin mais Tang Qingbing n'a aucune idée de ce qu'elle fait maintenant. Il n'a pas de projet professionnel : « Peu importe que mon job me plaise ou pas. Je dois continuer à travailler. Je n'ai pas le choix. » La dernière fois qu'il a séjourné dans sa province natale, il a parlé de mariage à sa petite amie. Elle lui a souri. Mais elle ne lui a pas répondu.

Guilhem Martin-Saint-Léon

Ma boutique à moi

Parti de rien, Zhang Peng possède son échoppe et rêve d'une chaîne de magasins à son nom.

SON rêve est de créer une grande chaîne de magasins de tapis, comme les fast-food KFC ! » A 30 ans, Zhang Peng voit les choses en grand. Arrivé en 2000, les poches vides malgré six ans de petits boulots, il possède aujourd'hui son propre fonds de commerce. Sept jours sur sept, au numero 468 de la rue Tianmu, dès 7 heures du matin, il ouvre les portes de sa boutique Kai Mao (développer la richesse) située sous le périphérique en les calant avec un tas de paillasons. « Les gens du Zhejiang ont l'habitude de se lever à l'aube », lâche-t-il avec un sourire. Il n'en repartira qu'à 21 heures. « Quand je rentre chez moi, je me repose. Je ne sors jamais. »

Dans son local d'une vingtaine de mètres carrés, véritable caparnaüm, qu'il loue 6000 yuans par mois, il y en a pour toutes les bourses : tapis de bains, grands tapis à fleurs, en soie, en laine, ou en synthétique, essuie-pieds en plastique... Fabriquées beaucoup à la machine, un peu à la main, provenant d'usines chinoises et même importées de Belgique,

les marchandises occupent presque la totalité de l'espace, empilées ou accrochées, ne laissant qu'un passage étroit à l'entrée. Souriant, bien coiffé, chemise blanche impeccable et montre clinquante, Zhang Peng veut donner l'image du parfait businessman.

Tenter sa chance. Aîné d'une famille de paysans, il a arrêté ses études à 16 ans. « Je n'aimais pas l'école, que mes parents ne pouvaient d'ailleurs pas payer. » En 1994, il tente l'aventure à Chongqing. Pendant six ans, il y vend des matériaux de construction. Insatisfait de son travail et espérant un sort meilleur, il décide en 2000 de tenter sa chance à Shanghai. Durant deux ans, Zhang Peng est vendeur de chaussures à la sauvette. « C'était fatigant de devoir ranger ma marchandise à chaque fois que j'apercevais la police. » En 2002, son oncle, installé à Shanghai depuis plus de vingt ans, ouvre un magasin de tapis à côté de l'université Fudan. « Alors qu'il était employé à China Mobile, il a un jour offert un tapis à un de ses supérieurs, qui a beaucoup ap-



Plus de loisirs pour Zhang Peng depuis qu'il est son propre patron.

précié. C'est là que lui est venue l'idée d'en faire commerce. Je l'ai rejoint, et j'ai travaillé deux ans avec lui. »

700 yuans par mois. Il apprend le métier et noue des relations avec fournisseurs et revendeurs. En 2004, Zhang Peng décide de prendre son indépendance en commençant par emprunter de l'argent à sa famille. Les premiers mois sont difficiles. Il se souvient de longues journées passées à attendre les clients. Mais les affaires se développent progressivement. « Aujourd'hui, j'ai enfin pu rembourser tout le monde. » Discret sur le montant de ses revenus, il déplore payer 30% de taxes. Son frère de 27 ans travaille maintenant dans sa boutique. Le plus jeune, 23 ans, étudie le secrétariat à l'université de Ningbo. Ses parents, il

ne les voit que très rarement, à l'occasion de grandes fêtes. Et ne leur envoie de l'argent que s'ils lui en demandent.

« En ce moment, ça marche doucement. Je vends plus aux entreprises qu'aux particuliers. Et ma clientèle est plutôt âgée, car les jeunes n'ont pas les moyens. Mais, je suis confiant. » Il a les yeux régulièrement rivés sur son écran : il vient juste de créer un site internet pour commercialiser ses tapis.

Installé à Zhabei, quartier encore abordable de Shanghai, Zhang Peng loue un minuscule appartement avec sa petite amie, 700 yuans par mois, à dix minutes à pied de sa boutique. Pour l'heure, il n'envise ni de se marier, ni d'avoir d'enfant. Son unique ambition reste de gagner plus.

Solina Prak



Photos Mamon Aubel/CUEI

Un mariage à tout prix

Étape indispensable en Chine, l'union de deux personnes permet aux grands-parents de s'assurer une place centrale au sein de la famille.

PARC du Peuple, comme chaque dimanche, une centaine de retraités sont postés sur leurs bancs avec d'étranges pancartes. Parmi eux, madame Zhou, 68 ans. Depuis deux ans, elle est fidèle au rendez-vous de ces parents de célibataires. Munie de l'album photo familial, elle vient ici vanter les qualités de ses deux filles, respectivement architecte et cadre dans une grande entreprise. La trentaine entamée, elles n'ont pas trouvé de mari : « *Les hommes qui réussissent cherchent des femmes plus jeunes et moins qualifiées qu'eux. Moi, tout ce que je demande, ce sont de gentils maris, et des parents avec qui je m'entende bien* », glisse-t-elle, très sérieuse.

Car le mariage n'est pas une mince affaire. Pour le couple, cela signifie pouvoir s'installer et garantir une descendance. En Chine, cette étape est obligatoire car elle conditionne la délivrance du permis

pour mettre au monde l'enfant unique. « *Un bébé qui naît hors de ce cadre légal n'aura pas le même accès au système de protection sociale* », explique Luo Fang, professeur de droit civil à l'université Tongji.

Pour les quatre parents des mariés, la naissance programmée de l'héritier est la meilleure assurance de continuer à exister au sein de la cellule familiale. De la solidité du lien conjugal dépend souvent leur subsistance économique. Car à Shanghai, dans les années 1990, l'ouverture à la concurrence des entreprises d'Etat s'est soldée par des licenciements massifs et la disparition du système social qu'elles géraient.

Solidarités. Sans pension de retraites, ni assurance maladie, une génération de quarantennaires a vu se lever devant elle le spectre d'une vieillesse précaire. Le recours ? Se rendre indispensable au foyer fondé par son enfant choyé, au

moment où, devenu adulte, il cesse d'être dépendant. Invoquant la tradition, les parents ne participent pas seulement à la quête du prétendant. Ils prennent une part active à l'organisation de la cérémonie et à l'installation du jeune couple. L'investissement se compte en temps, en énergie mais, surtout, en argent.

Rue Renmin, un centre commercial de trois étages, entièrement dédiés à l'événement, accueille la noria des fiancés, accompagnés de leurs parents. Décorations, robes et cartes d'invitation : ces derniers entendent bien avoir leur mot à dire sur la préparation et les choix de mise en scène.

Selon l'Institut de recherche sur la famille et le mariage, une cérémonie représente jusqu'à huit ans de salaire moyen d'un ouvrier. Les parents sont presque toujours les principaux contributeurs d'une dépense qui atteint facilement 100 000 yuans.

Même empressement autour du futur logement. Dans la



tradition chinoise, les jeunes époux doivent disposer de leur propre habitation le jour de la cérémonie du mariage. La charge incombait jadis à la famille du marié car elle dépossédait l'autre de sa fille. Soixante ans de communisme et trente ans de politique de l'enfant unique ont mis un bémol à cette pratique, en faisant de la fille un capital aussi précieux que le garçon. Mais dans l'économie socialiste de marché, l'accession à la propriété est un impératif social de plus en plus difficile à satisfaire, tant les prix de l'immobilier à Shanghai ●●●

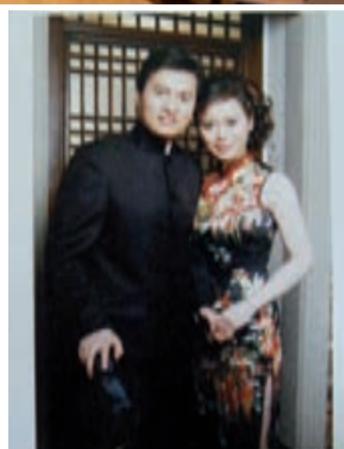
En Chine, une cérémonie représente jusqu'à huit ans de salaire moyen d'un ouvrier.

●●● ont flambé ces dernières années. Au delà du troisième périphérique, dans un vieil immeuble des années 1950, le mètre carré s'élève déjà à environ 8000 yuans, soit près du tiers d'un revenu annuel moyen.

Selon la Commission nationale du développement et des réformes, depuis cinq mois, la hausse atteint 9%. Seul le sommet de la classe moyenne peut désormais prétendre emménager chez elle. Encore ces « fang nu », ou esclaves du logement, s'endettent-ils jusqu'au cou, pour plusieurs décennies.

Galère. Même pour les plus aisés, la double aide parentale est presque indispensable pour l'apport en capital exigé par les banques. « Elles ne prêtent que 70 à 80% du coût de l'appartement. Pour le reste, il faut payer cash. Des jeunes mariés, en début de carrière, ne peuvent pas avancer une telle somme, explique Lu Bin, directrice de l'agence immobilière De Zhi, dans le nord de Shanghai. De plus en plus de personnes sont contraintes de louer ou

La cérémonie de mariage constitue un véritable investissement pour les jeunes couples, en temps, en énergie et en argent.



Photos Manon Aubell/CUEJ

d'habiter avec leurs parents, une solution souvent vécue comme un échec. »

Dans la recherche du logement idéal, même locatif, habiter près de ses parents est un critère majeur pour des jeunes mariés à qui l'on a répété depuis l'enfance que « lorsqu'on rapporte la soupe de chez ses parents, mieux vaut qu'elle soit encore chaude ».

Trois générations réunies.

Cette proximité offre aussi des ressources aux couples obligés de travailler pour épargner, rembourser leurs emprunts et financer les études de leur enfant. La plupart n'ont d'autre alternative que de faire appel à leurs parents pour élever le petit.

Le week-end, les parcs publics de Shanghai sont le terrain de jeux de ces nouvelles équipes inter-générationnelles. Le verrou du mariage redonne ainsi une place centrale aux grands-parents. Pour eux, boucler à double tour l'union de leurs enfants, c'est parachever le nouvel édifice social où trois générations – parfois quatre – cohabiteront sous un même toit.

Manon Aubel

Pierre-Louis Lensel

Avant la bague au doigt, le boulet au pied

Quand la cérémonie est impossible, de jeunes couples se marient civilement sous la pression familiale.

CHEN Xi et Wang Jun, en couple depuis trois ans, habitent ensemble, s'aiment et font des plans pour le futur... mais ne sont pas mariés. Pour Chen Xi, 23 ans, ça ne pose pas problème, mais les parents ne voient pas cela du même œil. Pour leur faire plaisir, dans deux mois, les amoureux passeront dans un bureau de mariage et seront déclarés mari et femme. Le père et la mère de Wang Jun ont particulièrement insisté. Les amis de leur fils de 27 ans sont presque tous mariés et certains ont des enfants. Tant pis si la célébration publique n'a lieu que dans deux ans.

Deux mois après la célébration du mariage, le couple recevra une autorisation du gouvernement d'avoir un enfant.

Pas une fin en soi. C'est que le départ imminent de Chen Xi en France pour 18 mois a fait craindre le pire au père de Wang Jun. « Les parents voulaient une assurance, au cas où il arriverait un accident », explique Chen Xi de sa voix douce, même si le mariage n'est pas une fin en soi : « Mon père m'a dit que, pour lui, l'homme avec qui je suis mariée, ce n'est pas important. Ce qui compte, c'est le père de mes enfants. » Dans deux mois, les époux recevront donc l'autorisation gouvernementale de faire un enfant. Mais pas de risque de voir leur progéniture batifoler dans deux ans. Chen Xi veut attendre 2012 avant sa première grossesse.



Louise Fessard/CUEJ

Mercredi 21 mai, vers 15 heures, au bureau de mariage de Yangpu, un district de Shanghai, Wang Kai et Yue Hongxia sont venus s'unir devant la loi, accompagnés par les parents de l'époux. Lui est né dans cet arrondissement. Pour que le mariage soit prononcé, l'un des deux membres du couple doit être né dans le district où se trouve le bureau de mariage. Après avoir rempli deux fiches d'état civil, donné les photos et sacrifié à l'examen médical facultatif, les

époux de 26 ans reçoivent un certificat de mariage. Ils célébreront la cérémonie dans un an environ, et choisiront la date selon le calendrier lunaire.

Un mariage coûteux. Pour eux, la raison de ce délai entre mariage civil et cérémonie est financière, « car il faut beaucoup d'argent pour organiser une belle cérémonie », selon Wang Kai, qui pense inviter environ 500 convives. La cérémonie de mariage de Dong Shu, 27 ans, sera plus intime, et ne

rassemblera selon lui que les parents et les amis proches, en tout une vingtaine de personnes. Cet étudiant en filmographie qui juge cette célébration « matérialiste » s'y conformera tout de même, pour ses parents. Elle devrait avoir lieu dans deux ou trois ans, alors qu'il est marié civilement depuis le 10 mai. Même s'il ne cherche pas à s'enrichir, il attend que son couple ait des revenus stables pour célébrer son mariage, dernière étape avant les enfants.

Victor Nicolas



Lan Huif/ECNU



Rachel Manusk/CUEI

Dans l'espoir de trouver un conjoint à leur enfant, de nombreux parents viennent les week-ends au parc du Peuple déposer et lire des annonces. Ces petits textes décrivent les qualités du fils ou de la fille et celles désirées pour l'aspirant. Souvent, un numéro de téléphone permet de prendre contact.

Une troisième fête « pour satisfaire tout le monde »

Zhu Dawei, 28 ans, et Liu Wanting, 24 ans, (re)célèbrent leur union en compagnie de leurs proches.

C'EST la troisième fois qu'ils jouent la comédie, pour le meilleur et pour le pire. Le script est occidental et le public, jeune et décontracté. A 19 heures, sous une pluie de paillettes multicolores, les mariés entrent dans la salle en foulant le tapis rouge qui les conduit à l'estrade. Robe blanche et costume, ils sont jeunes et beaux. Sur la scène rouge pourpre décorée de ballons, le spectacle va commencer.

Timide baiser. Un premier témoin s'avance pour réciter un hommage au couple. La compagnie chargée d'organiser la soirée fournit le texte dans son packaging. Quelques minutes plus tard, micro en main, l'animatrice se lance : « Est-ce que vous vous aimerez toujours ? », « Oui », bien sûr. Ils s'échangent les bagues. S'embrassent d'abord timidement, un peu gênés. Le public apprécie. L'animatrice leur souhaite de mettre au monde des jumeaux.

A quatre mains, ils coupent le gâteau et font couler le champagne qui se déverse sur une cascade de coupes. « L'alcool est sucré », commente le marié. « Est-il sucré pour ton cœur ? », insiste l'animatrice. « Oui. » Applaudissements. Puis pendant une heure, de table en table, les deux époux trinquent copieusement avec chaque invité. C'est la troisième fois qu'ils se marient en ce mois de mai. La course a commencé le 1^{er}, chez lui, dans la province de l'Anhui. « Nous avons obtenu notre certificat de mariage civil en dix minutes », se souvient Zhu Dawei, 28 ans. Sa femme, Liu

Wanting, 24 ans, est originaire du Hunan. Elle aussi a tenu à honorer ses parents en organisant une cérémonie dans sa ville natale, dix jours plus tard. « Nous avons accompli les rituels locaux dans chaque famille afin de ne pas les vexer », se justifie le jeune époux. La cérémonie d'aujourd'hui est réservée au cercle relationnel des époux. Aucun membre de la famille n'est présent. Une situation impensable selon les règles du mariage traditionnel. « Déplacer les familles, c'est vraiment compliqué », admet Tan Youchou, 23 ans, coiffeur du mari et originaire de l'Anhui. Invité la veille, il a glissé 300 yuans dans la petite enveloppe rouge traditionnelle (hongbao) remise au couple à son arrivée. Cet argent servira à rembourser une partie des frais : plus de 50 000 yuans pour distraire et régaler onze

tables avec crabes, crustacés et autres mets raffinés. L'investissement est un choix assumé. « Il faut bien faire plaisir aux 120 amis et collègues présents », s'exclame le marié.

Soirée musicale. 21 heures, la salle se vide. Les derniers invités, échauffés par l'alcool, se bombardent à coup de pièce montée, barbouillés de crème. La mariée a rejoint une table plus calme alors que les serveurs commencent à desservir les plats. Traditionnellement, la soirée devrait se poursuivre dans le nouvel appartement des époux. Mais avec un revenu mensuel de 7000 yuans, Zhu Dawei et Liu Wanting n'ont pas eu les moyens d'acheter à Shanghai. Ils sont locataires ensemble depuis un an, à cinq minutes de leur lieu de travail, dans le district de Putuo. La fête se poursuit au karaoké du

Crystal Palace où le couple s'est rencontré il y a deux ans. Elle était serveuse et comptable, lui, déjà chef de la sécurité de l'établissement. Changement d'ambiance pour une soirée privée, réunissant une majorité d'hommes. « Les amis de ma femme sont parties. Elles ont peur de nous voir saouls », plaisante Zhu Dawei. Plusieurs de ses homologues shanghaiens sont présents. Shi Chongguang, 32 ans, travaille au Forbidden City. Il appelle le marié « son frère » mais « ne connaît pas sa femme ». Liu Wanting les rejoint plus tard, encadrée par deux amies. Dans sa troisième tenue de la soirée, une veste noire et blanche, on distingue à peine un ventre arrondi. L'enfant naîtra en novembre avec le permis de résidence de son père, dans l'Anhui.

Manon Aubel

Environ **300 000** mariages sont célébrés chaque année à Shanghai, dont 50 000 remariages. Le nombre annuel de divorces est de près de 100 000.



Manon Aubel/CUEI

Un art où le hasard n'a pas sa place

La date du mariage est parfois fixée par les parents, en accord avec un astrologue. L'idéal étant d'obtenir à la fois une date faste du calendrier lunaire et un chiffre pair ou porte-bonheur, comme la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, le 8/8/2008, le 8 étant le chiffre porte-bonheur. A Shanghai, le jour du mariage, l'homme va chercher la femme chez elle. La famille et les amis bloquent la porte en échange du laissez-passer symbolisant la difficulté d'obtenir la main de son épouse : « Est-ce que tu t'occuperas bien d'elle ? », « Qui s'occupera de la vaisselle ? » Puis c'est au tour de la jeune femme d'aller servir le thé chez

ses beaux-parents. Lors du dîner commun, la cérémonie se déroule souvent selon le scénario occidentalisé de l'échange de la bague et du lancer de bouquet. Mais la tradition chinoise, est également présente : chaque invité offre aux mariés une enveloppe rouge (hongbao) remplie d'argent et les plats sont chargés de sens. La soupe de jujube (zao shang) signifie que l'on pourra bientôt avoir des enfants (zao shang guizi). Et le dessert final est souvent une soupe de « tuan yuan » (soupe de petites boulettes de pâte sucrées), mot qui fait référence au proverbe « tuantuan yuanyuan » : la famille sera bientôt rassemblée.

M. A.



Lan Hui/ECNU

Les parties de mahjong constituent le principal loisir de Shen Dongmin (en blanc) et Xu Cunjin (à sa droite). Cheng Wenwen, l'épouse de Shen Dongmin, observe la scène avec sa fille dans les bras.

S'agrandir en famille

Issus du même village, Shen Dongmin et Xu Cunjin sont venus tenter leur chance dans la mégapole. Modestes vendeurs de fruits, puis grossistes, ils rêvent d'une chaîne de supermarchés. Leur priorité : l'éducation de leurs enfants.

Il y a dix ans, Xu Cunjin et Shen Dongmin abandonnaient leurs fermes familiales en rêvant d'une vie meilleure. Avec, pour seuls bagages, une centaine de yuans en poche, un diplôme professionnel en électronique pour Shen Dongmin, l'envie de se lancer dans le commerce pour Xu Cunjin. Aujourd'hui, à 28 et 30 ans, ils sont grossistes en fruits à Yuqiao, l'un des plus importants marchés de gros de Chine.

Ambitions. C'est dans leur village natal de Dangshan, dans la province de l'Anhui, que les deux amis, chacun aîné de trois enfants, se sont connus. Au milieu des rizières, des vignes et des vergers, ils ont grandi avec l'espoir de quitter un jour les lopins familiaux de huit mus pour Shanghai. Au village, l'image de la réussite est incarnée par ces négociants de fruits et légumes qui achètent

les productions locales pour les revendre dans la mégapole. « J'ai quitté le lycée au bout de deux ans pour les imiter », se souvient Xu Cunjin. Shen Dongmin, lui, pensait pouvoir monnayer ses compétences en électronique à Shanghai. « Je m'endormais tous les soirs en rêvant de Shanghai, raconte-t-il. On voyait la ville dans les films, à la télévision, je me disais que je pourrais faire carrière rapidement là-bas. Mais en arrivant, tout était énorme, au delà de mon imagination. Je n'étais qu'un grain de sable. » Il se retrouve ballotté de chantier en chantier comme simple mingong, survivant avec 25 yuans par jour.

Xu Cunjin, lui, vit 24 heures sur 24 au marché de gros de Yuqiao, où il travaille comme vendeur de fruits, partageant un box de quelques mètres carrés au fond d'un hangar avec un autre employé. C'est

à cette période que chacun rencontrera sa future femme et que les deux amis d'enfance se retrouveront pour s'associer, car entre temps, Shen Dongmin est devenu lui aussi vendeur de fruits à Yuqiao.

Ascension. La vie de lauréat à laquelle ils se préparaient s'accommodait mal des obligations parentales. Devenu père d'un petit garçon, Xu Cunjin décida d'envoyer son bébé d'un an à la campagne, pour qu'il soit élevé par ses grands-parents. A une quinzaine de minutes de gratte-ciels du quartier financier, les 8000 échoppes de Yuqiao, sorte de Rungis version chinoise, s'étalent sur plus de 25 hectares. Dès 4 heures du matin, sept jours sur sept, les scooters chargés de demi-carcasses de porc, les funambules en triporteurs et les camions de livraison foncent dans les allées. Shen

Dongmin, lui, nage rapidement entre les étals et les odeurs, portable à l'oreille, pour rejoindre l'un des deux magasins de fruits qu'il cogère avec Xu Cunjin. Ils ont ouvert le second stand en mai, trois ans après le premier, lancé grâce aux économies réalisées pendant trois années à sillonner la Chine en quête de valeur ajoutée. « Au départ, on achetait des pastèques à des petits producteurs locaux pour les vendre à Yuqiao, où l'on sous-louait des emplacements, raconte Xu Cunjin. Ensuite, nous sommes allés sur l'île de Hainan pour ramener des ananas, dans le Shandong et le Shanxi pour les pommes, dans le Guangdong... C'était la grande aventure. »

Aujourd'hui, les deux plus jeunes patrons du marché de Yuqiao dirigent sept employés, disposent de leur propre réseau de fournisseurs et gagnent 150 000 ●●●

Le taux de natalité à Shanghai est d'environ

5‰ depuis 15 ans, alors qu'il s'élevait à 10,25‰ en 1990. Le solde naturel est négatif depuis 1993 (-16 800 personnes en 2006).

●●● yuans annuels chacun. Mais avec sept jours de vacances par an, ils profitent peu de cet argent : d'autres projets monopolisent leurs économies.

Derrière l'enceinte du marché, le quartier de Yuqiao abrite un millier d'habitants. Quelques jardins, une camionnette dans un fossé, des ruelles bétonnées entre des immeubles de deux à trois étages : l'endroit est modeste mais bien tenu. « *Vivre ici n'est pas idéal mais ce n'est qu'une étape : je préfère mettre de l'argent de côté pour réaliser notre projet* », dit Cheng Wenwen, l'épouse de Shen Dongmin.

Chaîne de supermarchés.

Cette belle jeune femme de 24 ans, arrivée à Shanghai à 17 ans, sans diplôme, depuis une petite ville de l'Anhui, est le troisième moteur de la success story. C'est elle qui a poussé son mari à avancer quand celui-ci se désespérait dans les petits boulots, lui achetant des livres sur les méthodes de réussite. C'est avec elle aussi que les deux associés ont construit leur projet de monter une chaîne de supermarchés de fruits dans les beaux quartiers de Shanghai. « *En ce moment, nous cherchons les meilleurs emplacements où nous installer* », assure Shen Dongmin. Dans ses bras, sa fille de six mois, née quelques mois après son mariage, réclame un retour express à ses jeux.

A l'inverse de Xu Cunjin, Shen Dongmin n'a pas voulu se séparer de son enfant, « *quitte à travailler plus dur* » : « *Ma femme voulait l'envoyer à la campagne pour reprendre son travail de vendeuse dans l'affaire*, dit-il. *Mais je veux que ma fille reçoive la meilleure éducation possible ici.* » Allongée sur le lit, qui occupe une bonne partie des 20 m² de l'appartement décrépi, l'enfant s'amuse avec une peluche. « *Elle est calme et posée, reprend le père, elle ferait une bonne fonctionnaire. Ainsi, elle pourrait peut-être améliorer la situation de notre campagne.* »

« L'école qui lui plaira. »

Quelques rues plus loin, Xu Cunjin et sa femme, ouvrière sur une chaîne de fournitures automobiles qui jouxte le marché, se préparent au retour de leur fils de quatre ans. Après trois années à le voir en pointillés quelques jours par an, ils ont décidé de le rapatrier à Shanghai. A la rentrée, il rejoindra l'école du quartier. Xu Cunjin veut qu'il puisse « *choisir seul son chemin, en ayant la possibilité d'aller dans l'école ou l'université qui lui plaira.* »

Pierre Demoux

Quatre mois de ville et puis s'en va

Serveuse dans un restaurant depuis son arrivée en février, Zhang Xiufeng retournera, à la demande de son mari, élever son fils dans son village d'origine, en juin.

ZHANG Xiufeng, 26 ans, a quitté sa province de l'Anhui pour Shanghai en février dernier, laissant derrière elle mari et enfant. Dans son village d'origine, elle passait la matinée dans les champs pour cultiver les 3 mus de terre destinés à nourrir sa famille. Lorsqu'elle rentrait, elle préparait le repas, entretenait la maison et s'occupait de son fils de deux ans. Aujourd'hui, elle travaille comme serveuse dans un restaurant populaire du district de Changning. Elle prend son service à 7 heures et ne sort du restaurant qu'à partir de 19 heures.

Séances de shopping. Dans l'après-midi, lorsque les clients se font plus rares, elle se repose sur un coin de table et profite d'un massage offert par un ses collègues. Le soir, sa principale distraction est de se détendre devant la télévision.

Ses amis sont ses collègues de travail, qu'elle ne voit qu'au restaurant ou dans l'appartement de 20 m² qu'elle partage avec cinq d'entre eux. Elle empoche chaque mois près de 1500 yuans. De quoi épargner un peu et s'adonner, de temps en temps, à quelques séances de shopping. Son nouveau rythme de vie lui convient, malgré une



Guillemette Jolain/CUEI

cadence de travail intensive : « *Etre serveuse est plus reposant que de travailler à la campagne. Au moins, quand je sors du restaurant, je n'ai plus rien à faire.* » La belle vie !

Mais il y a quelques jours, la mauvaise nouvelle est tombée : son mari ne veut pas tenter l'aventure. Il dit ne rien savoir faire d'autre que cultiver la terre et ne souhaite pas apprendre un

nouveau métier. Il ne la rejoindra pas et insiste pour qu'elle rentre s'occuper de son fils.

Un peu déçue de ne pas profiter plus longtemps de sa vie citadine, elle quittera Shanghai début juin, à l'aube de la saison des moissons. Avec le projet de faire un deuxième enfant, en espérant que, cette fois, ce sera une fille.

Guillemette Jolain

Zhang Xiufeng (à gauche) dans le restaurant où elle sert.

7000 yuans mensuels, loin des siens...

Ouvrier imprimeur, Zhou Zhangchun gagne bien sa vie. Sa famille est restée dans le Jiangsu car il trouve la vie beaucoup trop chère à Shanghai.

A 30 ans, Zhou Zhangchun est un nanti. A 7000 yuans par mois, le salaire de cet ouvrier imprimeur dépasse de très loin les 2900 yuans mensuels que gagnent en moyenne les Shanghaiens. Les ouvriers qualifiés dans le petit monde de l'imprimerie sont rares et se monnaient à prix d'or.

C'est par hasard qu'il est arrivé à l'impression. Il y a huit ans, un de ses amis, originaire comme lui de la province voisine du Jiangsu, lui propose de venir s'essayer au métier. Zhou Zhangchun travaille alors depuis un an comme comptable dans une entreprise d'Etat. Ses perspectives de carrière sont maigres et son salaire faible. Il décide de tenter sa chance. « *Je suis allé à Shanghai en me donnant cinq, six ans pour faire fortune et revenir ensuite chez moi* », se souvient-il.

Son ami lui fait intégrer l'imprimerie dans laquelle il travaille et lui apprend le métier : le dosage des couleurs, la vérification de l'encre et de la presse... Le jeune homme s'investit sans compter dans sa nouvelle activité : six jours par

semaine, douze heures par jour et 1h30 de trajet quotidien en moto.

Rapidement, le salaire de Zhou Zhangchun augmente : 400 yuans mensuels la première année, 600 la seconde, 1000 la troisième année... Des 7000 yuans mensuels qu'il gagne aujourd'hui, il en conserve 1800 pour lui et sa famille et dépose les 5200 restants à la banque.

Son succès professionnel a un prix : celui de l'éloignement de sa famille. Zhou Zhangchun a dû se résigner à laisser sa femme, son petit garçon de six ans et ses parents à Huaian, sa petite ville du Jiangsu. « *La vie à Shanghai est trop chère pour une famille.* »

Retour dans dix ans. Il ne retourne les voir que deux, trois fois l'an, à l'occasion des vacances ou du Nouvel an chinois. « *Au début, mon bébé ne me reconnaissait pas quand je revenais chez moi après plusieurs mois d'absence, se souvient-il. Je les appelle quatre à cinq fois par semaine pour donner de mes nouvelles.* » Il pense encore rester dix ans à

Shanghai. « *Je ne pourrais pas retrouver le même salaire si je rentrais maintenant.* » Quand il reviendra et commencera réellement à côtoyer son fils, celui-ci aura seize ans.

Malgré le très bon salaire de Zhou Zhangchun, sa femme travaille en vendant des bouteilles de gaz et finance, avec la recette tirée de leur vente, les études d'architecture de la sœur cadette de Zhou Zhangchun. Pendant ce temps, ses parents, agriculteurs à la retraite, s'occupent de son fils. Grâce à l'argent économisé depuis huit ans, Zhou Zhangchun a installé toute sa petite famille dans une vaste maison de 120 m² construite en 2006 et intégralement payée. C'est là qu'il s'installera à son retour.

De l'argent économisé, Zhou Zhangchun ne sait pas encore très bien quoi faire. Peut-être ouvrira-t-il sa propre imprimerie. « *Ce serait quelque chose de tout nouveau pour moi que d'être mon propre patron.* » A sa mort, son fils qu'il n'a pour le moment presque jamais vu, héritera de tous ses biens.

Arthur Frayer



Louise Fessard/CUEJ

Portraits sur commande

Han Guoliang, peintre, compte avoir un deuxième enfant.

CE qu'aime Han Guoliang, c'est peindre la forêt, des femmes nues et lui-même, parfois nu sous un torrent. Pour gagner sa vie, il peint des portraits sur commande pour de riches Chinois ou des étrangers. Il touche 5000 yuans par tableau. Il est arrivé à Shanghai en 2005, à 25 ans. Né à la campagne, dans la province du Shandong, entre Pékin et Shanghai, il s'est vite révélé doué pour la peinture. Ses parents, paysans, se sont saignés pour qu'il étudie au Collège d'art du Shandong, une école très réputée. A son arrivée, un artiste lui a fait découvrir ce centre municipal de la rue Taicang, au sud de la place du Peuple. Une vingtaine d'artistes y louent une pièce qui leur sert à la fois d'atelier et de boutique, pour 3000 yuans par mois. Après avoir vécu six mois dans ces 20 m², Han Guoliang a trouvé un appartement près de là et fait venir sa femme de sa province. « Après deux années difficiles, j'ai trouvé mon équilibre », résume-t-il.

Hukou rural. Dans un coin de l'atelier, une jeune femme silencieuse berce un bébé couché dans un landau. La petite fille qui dort est née en novembre. Le jeune peintre compte bien profiter de son hukou rural pour avoir un deuxième enfant. « J'y ai droit puisque mon premier enfant est une fille. » La petite deviendra-t-elle artiste ? « Pourquoi pas, répond le jeune père. De toute façon, je ferai de mon mieux pour payer l'éducation de mes deux enfants. » Pas question d'imiter ses parents qui ont donné la priorité au financement de ses propres études. Ses deux sœurs, elles, sont restées à la ferme.

Loup Besmond de Senneville

Installés dans des maternités ou des centres d'accompagnement post-natal, les baby-spas accueillent les bébés jusqu'à un an. Une bouée autour de la tête, les enfants barbotent dans de petites piscines emplies d'une eau spécialement préparée pour ressembler au liquide amniotique. En comptant les grands-parents, les parents et les assistantes, jusqu'à six personnes peuvent entourer l'enfant, cherchant à capter son attention et la diriger vers l'objectif de l'appareil photo ou de la caméra. La baignade est parfois suivie d'un massage. Dans la tradition chinoise, le mois après la naissance de l'enfant est crucial pour la santé de la mère qui doit rester calfeutrée et entourée d'attention. Depuis peu, des centres privés, dotés de médecins et de nutritionnistes, proposent d'accompagner la mère pendant cette période.

« J'aurais préféré une famille sans enfant, j'avais peur qu'il monopolise l'attention »

Zhang Jie, 24 ans Sa grossesse surprise a précipité son mariage. Elle est, pour l'instant, contrainte de vivre avec ses beaux-parents.

« J'AI 24 ans et mon enfant en a un. Il s'appelle Xi Binze, ce qui signifie « bonnes manières » parce que nous voulons qu'il acquière un sens moral et une bonne conduite. Née dans la province du Zhejiang, je suis venue à Shanghai pour étudier l'économie. C'est d'ailleurs là que j'ai rencontré mon mari qui terminait des études d'électronique. Mon éducation a été la même que celle de beaucoup de Chinois. J'ai beaucoup travaillé. Mes parents étaient très stricts. Ils ont mis beaucoup d'espoir dans mon futur et étaient très heureux que je sois admise à l'université Tongji.

Avortement à risque. Le bébé a été une surprise. En août 2006, j'ai appris que j'étais enceinte et j'ai gardé l'enfant parce que le docteur a dit que si j'avortais je risquais de devenir stérile. A l'époque nous ne vivions même pas ensemble. Nous nous sommes mariés en novembre. J'aurais préféré une famille sans enfant, car j'avais peur qu'il monopolise l'attention. C'est ce qui se passe aujourd'hui : mon mari et sa famille s'occupent plus de mon fils que de moi. Ça fait partie de la tradition chi-

noise. Sans l'enfant, je me serais peut-être mariée mais pas aussi tôt. Je trouve très inconfortable de vivre avec mes beaux-parents, que nous aidons à tenir leur petit hôtel. J'aimerais changer de maison mais nous avons besoin de quelqu'un pour garder l'enfant et nous n'avons pas encore assez d'argent. Mon mari gagne 6000 yuans par mois chez Volkswagen et moi 4000 dans une banque. Nous travaillons de 9 à 17 heures, avec trois heures de transport aller-retour.

Belle-mère omniprésente. J'ai inscrit mon bébé à un cours de développement moteur parce que mon mari et moi sommes toujours tellement occupés et pressés ! Nous avons beaucoup à faire pour gagner de l'argent. J'espère ainsi pouvoir apprendre comment l'éduquer, jouer et communiquer avec lui. Il y a parfois des conflits entre ses grands-parents et nous à propos de l'éducation de Xi Binze. Je suis d'accord avec l'éducatrice quand elle dit que mon fils est trop gâté mais ma belle-mère désapprouve. Elle cède toujours au bébé, même quand il veut quelque chose de dangereux, comme un stylo ou des ciseaux. J'ai acheté un jouet

pour l'inciter à marcher. Je l'ai choisi car c'était scientifique, mais ça n'a pas fonctionné et, depuis cet échec, ma belle-mère a pris les choses en main. Par exemple, j'ai lu qu'il faut donner au bébé du lait toutes les quatre heures, toujours la même quantité. Mais ma belle-mère lui donne n'importe quand, dès qu'il a soif. Et quand il ne veut pas de lait, elle lui donne autre chose. Quand il aura trois ans, l'âge d'entrer à l'école maternelle, nous déménagerons.

Lui épargner la pression. Je veux évidemment que Xi Binze aille à l'université, comme ses parents, mais pas qu'il revive la pression que nous avons subie. Ce genre d'éducation n'encourage pas la créativité. Dans 20 ans, j'aurai 45 ans, peut-être beaucoup d'argent et mon fils sera peut-être diplômé. Il aura 21 ans et cherchera un travail. Je souhaite qu'il trouve un travail de son choix parce que moi, j'ai toujours été contrôlée par mes parents et mes professeurs. Je veux que mon fils vive selon ses propres plans. »

Propos recueillis par Louise Fessard et Tiphaine Reynaud



Louise Fessard/CUEJ

Exceptionnellement, Zhang Jie et son mari ont réussi à se libérer un dimanche après-midi de mai pour emmener leur fils au parc du Siècle à Pudong.



Joël Turlin

Une grand-mère promène ses petits-enfants dans le parc Luxun. Des jumeaux. Un hasard biologique qui permet d'échapper à la loi sur l'enfant unique.

L'aïeul et l'enfant

Toutes les attentions des parents, grands-parents, voire arrière-grands-parents, sont rivées sur le seul héritier.

SOURIANT, buste dressé, Tu Shuiwang a rejoint un groupe de manieurs de sabre du parc Luxun. A ses côtés, trotte sa petite-fille de sept ans, Chen Jialan, qui jette des regards par en dessous aux habitués. « *C'est mon unique petite fille. C'est comme ma propre fille* », explique ce Shanghaïen de 59 ans, pré-retraité d'une aciérie de la province du Jianxi.

En charge de Jialan le week-end, Tu Shuiwang entend jouer tout son rôle dans l'éducation de sa petite-fille, dont le hukou est enregistré chez lui pour qu'elle bénéficie plus tard de l'éducation du district de Hongku.

Saisissant deux longs bâtons de combat, il entraîne Jialan sur la piste et entame avec elle quelques mouvements d'art martial. « *J'ai envie de lui transmettre la capacité de combattre, cette rigueur, justifie-t-il. Que ce soit un garçon ou une fille, c'est pareil pour moi.* » Lui n'a eu qu'un seul enfant, la mère de Jialan. « *Les enfants uniques ont tendance à être trop gâtés, déplore-t-il. Lorsque j'étais jeune, on respectait l'avis des anciens. A présent, tout tourne autour de l'enfant. Je me*

bats contre cela. » Assise à côté de son grand-père dans la brise matinale, Chen Jialan est prise de frissons. Approchant d'elle dans son fauteuil roulant, une femme âgée lui recouvre les épaules d'un gilet immense. « *Voici ma mère, Tu Zhaoxia* », introduit Tu Shuiwang. A 81 ans, l'arrière-grand-mère a coutume d'accompagner son fils au parc tous les dimanches. « *J'habite avec mon fils. C'est plus petit et plus ancien que chez ma fille, mais j'ai de bonnes relations avec les voisins* », note Tu Zhaoxia, d'une voix basse. En jetant un regard triste sur son unique arrière-petite-fille qui sautille en récitant une poésie, elle soupire : « *J'aurais bien aimé avoir d'autres arrière-petits-enfants, des arrière-petits-fils.* »

Surprise à l'époque par la politique de l'enfant unique, elle avoue avoir regretté que son fils ne puisse avoir qu'un seul enfant. « *Il en faudrait au moins deux.* » Sans grande descendance, privée de l'effusion familiale à laquelle elle avait été habituée dans sa fratrie de quatre frères et sœurs, elle se sent seule.

Mathilde Morandi

TOV
EST EUROPÉEN

Destination Haute-Alsace

Gagnez votre temps et savourez sans modération toutes les richesses de la Haute-Alsace.

ADT
Tourisme en Alsace

ASSOCIATION DÉPARTEMENTALE DU TOURISME DU HAUT-RHIN

Maison du Tourisme de Haute Alsace
1, rue Schlumberger - BP 60337
F 68006 Colmar Cedex
Tél. 33 (0)3 89 20 10 68 - Fax 33 (0)3 89 23 33 91
E-mail: adt@tourisme68.com

www.tourisme68.com

Conseil Général
Haut-Rhin
L'Acteur de votre quotidien

Tel. Fax 03 89 47 24 44 • adt@tourisme68.com - RCS COLMAR

L'arrivée de la Ligne Grande Vitesse et du TGV Est Européen offrent de nouvelles perspectives de séjours en Haute-Alsace. De Nantes à Paris ou Stuttgart et Zürich, notre belle région représente plus que jamais l'un des plus prestigieux carrefours européens et culturels de l'Europe rhénane.

Côté Ville et Gares TGV

le patrimoine sur toute la ligne.

Les multiples facettes du patrimoine rhénan de la Haute-Alsace sont complétées par le pluralisme culturel de ses deux cités : Colmar et Mulhouse. Désormais respectivement à 2h50 et à 3h00 de Paris, Colmar l'Inspirée conjugue à merveille tradition et innovation et Mulhouse l'Audacieuse nous surprend toujours davantage par sa modernité renouvelée à l'avant-garde de l'art contemporain.

Les Itinérances

par monts et par vaux et au fil de l'eau.

Les nouvelles perspectives de séjours profitent également à l'ensemble des sites remarquables de la Haute Alsace par le maillage relais du très performant réseau TER Alsace. Aux célèbres sites qui émaillent la Route des Vins et la Routes des Crêtes s'ajoutent pour votre plus grand plaisir les innombrables possibilités d'itinérances offertes au fil de l'ill comme le long des rives du Rhin. Routes pittoresques, pistes et itinéraires cyclables, chemins de halage et sentiers forestiers, l'itinérance en Haute Alsace devient un plaisir à part entière ; à découvrir ou à redécouvrir.





Gynécologue, métier à haute responsabilité

Louise Fessard/CUEJ



Au pays de l'enfant unique, les obstétriciens comme le docteur Chen Ruiying sont au cœur des tensions qui traversent les couples.

Trois femmes patientent dans la salle d'attente de la maternité de l'Hôpital numéro 1 pour femmes et bébés de Puxi.

UNE fesse sur le lit d'un bloc des urgences, dissimulée derrière un rideau blanc, Chen Ruiying avale à toute vitesse des nouilles lyophilisées, un œil sur son bipéur. De garde à l'Hôpital numéro 1 pour femmes et bébés de Puxi jusqu'à minuit, cette gynécologue obstétricienne sait qu'elle peut à tout moment être interrompue. « *Ce métier est épuisant, je n'ai jamais une minute à moi, mais j'ai l'habitude* », explique-t-elle par dessus ses petites lunettes carrées. Engagée dans cette maternité il y a sept ans, Chen Ruiying travaille six jours sur sept et n'a jamais connu les congés annuels. « *Si, il y deux ans, j'ai pris quatre jours de vacances* », rectifie cette Shanghaienne de 30 ans.

Fille unique d'une mère pédiatre, brillante élève, elle entame à 17 ans des études de médecine. « *En dernière année, j'ai comme beaucoup de femmes choisi la gynécologie, où la compétition avec les hommes est moins forte que dans les autres domaines* », relate cette petite femme tonique aux allures d'étudiante.

Moins lucratif que le privé.

En choisissant de travailler dans le public, Chen Ruiying n'a pas emprunté la voie la plus lucrative. « *C'est clair, on gagne moins que dans le privé* », interrompt une collègue aux yeux cernés, qui se joint à elle pour une courte pause. De concert, elles évoquent la possibilité offerte de soigner des patientes

d'origines diverses. « *Sans compter que l'on bénéficie d'une vraie reconnaissance sociale, insiste Chen Ruiying. On intervient à un moment clé de la vie des femmes, d'autant plus qu'elles ne peuvent avoir qu'un seul enfant* », poursuit-elle, consciente de sa responsabilité. « *Comment faire pour avoir un garçon intelligent et en bonne santé ?* », lui demandent, comme

risque d'être abîmé », témoigne-t-elle, non sans amusement. Au grand dam des futures mères, pour le sexe du bébé, Chen Ruiying n'a pas de recette. Conformément à la loi chinoise, les médecins n'ont pas le droit de révéler si c'est un garçon ou une fille avant l'accouchement. « *Lorsqu'on leur met dans les bras un nouveau-né du deuxième sexe, certains parents s'effon-*

établit un diagnostic et confie la patiente à une collègue. Également en charge des avortements, Chen Ruiying n'oublie jamais de préconiser une contraception adaptée à ses patientes lorsque celles-ci repartent de la clinique un couffin à la main. Mais ces femmes-là ont pour la plupart déjà intégré cet impératif, contrairement aux plus jeunes, qui viennent en nombre croissant se faire avorter.

200 000 avortements par an. « *L'éducation sexuelle est totalement absente jusqu'à l'université* », déplore Chen Ruiying, pour qui cette carence est en partie responsable des 200 000 avortements annuels à Shanghai. Un chiffre qu'elle explique aussi par le fait qu'il est « *matérielle-ment impossible pour une Shanghaienne d'élever seule un enfant* »

Depuis son arrivée à la maternité il y a sept ans, les procréations assistées sont en augmentation. « *L'enfant est tellement important dans la société chinoise que les couples stériles subissent une pression psychologique terrible, rend compte Chen Ruiying. Après un ou plusieurs avortements, certaines femmes ne peuvent plus avoir d'enfant. C'est une cause courante de divorce.* » Il est tard. D'un geste un peu nerveux, elle sort son téléphone portable avec sa fille de 4 ans en fond d'écran. Ce soir encore, c'est sa grand-mère qui la mettra au lit. L'enfant s'appelle Bao Jingyi, « *Intelligente et heureuse* ».

**Mathilde Morandi
Anne-Louise Sautreuil**



Le docteur Chen Ruiying exerce la gynécologie depuis sept ans.

un leitmotiv, ses patientesangoissées. « *Mangez des œufs, du poisson et n'hésitez pas à lui faire écouter Mozart dès le deuxième mois de grossesse* », a-t-elle coutume de répondre.

L'heure de la naissance venue, nombreuses sont les femmes qui préfèrent accoucher par césarienne. « *Environ deux patientes sur trois choisissent ce mode d'accouchement. Elle pensent qu'ainsi leur enfant n'a aucun*

drent, en larmes, assure-t-elle. Dans les villes, peu d'entre eux vont jusqu'à abandonner leur bébé. En revanche, dans les orphelinats de campagne, il n'y a que des filles. »

Une infirmière l'appelle de sa voix stridente derrière le rideau. Aussitôt, elle saute, agile, et disparaît dans le couloir. Venue consulter en urgence, une femme se plie de douleur sur une chaise. En trois questions, le médecin